

Le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE
9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10°)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures : Téléphone Gutenberg 26-55

Réaction : ANDRÉ COLOMER
123, Rue Montmartre, PARIS (2°)

ABONNEMENTS

FRANCE	ETRANGER
Un an... 80 fr.	Trois mois... 28 fr.
Six mois... 40 fr.	Six mois... 56 fr.
Trois mois... 20 fr.	Un an... 112 fr.
Chèque postal Lente 656-02	

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Pour un mouvement anarchiste puissant

De toutes parts parviennent les appels angoissés des sincères amis de la liberté et de l'émancipation humaines, qui voient avec douleur des hommes épris du même idéal, poursuivant le même but, combattant tous à la fois l'oppression, la séparation et parfois se combattant pour des niaiseries, des questions de détail d'une importance très minime.

Il faut nous efforcer toujours de comprendre et nous parviendrons à être tolérants et affables envers les amis, logiques et fermes envers tous les autres.

Je joins ma faible voix au concert d'union et d'harmonie. Toutes les forces anarchistes doivent prendre contact, se fortifier l'une par l'autre et créer ainsi un vaste courant d'idées libertaires, nous opposant à la fureur d'autoritarisme qui menace sérieusement toute activité indépendante.

Dans ce pays, la division parmi les éléments libertaires est assez grave, bien que peu fondée et peut-être facile à enrayer si nos efforts y tendent. Mais pour cela, il est indispensable que chacun délaisse la prétention de faire adopter « son point de vue » par tous. Les points de vue doivent être discutés — car tous sont discutables — et non pas disputés. Si la discussion entre camarades ne conserve pas ce ton d'aménité qui ménage les susceptibilités et peut seul convaincre celui qui est dans l'erreur ou bien qui fait se séparer bons amis comme devant les antagonismes au cas où chacun conserve le point de vue qu'il croit bon, elle dégénère en dispute et amène brouille et inimitié. Il est évident qu'on peut éviter cela dans nos milieux plus que partout ailleurs.

Pour traduire en faits ces désirs de concorde, tous les militants, absolument tous, devraient apporter leur concours à l'œuvre pour laquelle nous luttons incessamment. Soutenir les organes existants : journaux, revues, par une franche collaboration ; dans la mesure de leurs moyens, ils devraient également parler au public le plus souvent possible et répondre avec empressement aux demandes de conférenciers et d'orateurs. De ces militants surtout la pénurie se fait cruellement sentir, car ceux qui pourraient ne veulent pas toujours. Je suis sûr que nous intéresserions ainsi une foule de personnes qui ne demandent pas mieux que de savoir. Que les fantasistes trouvent une infinité de bonnes raisons pour justifier leur conduite plus ou moins logique, nul n'en disconvient ; mais que les sincères puissent se cantonner dans un « farouche » individualisme, sous prétexte qu'ils ne sont pas d'accord sur certains points avec beaucoup d'autres, cela on ne peut l'admettre que difficilement. Trêve de fantaisie et de farouche pessimisme, et tous debout pour le travail libertaire !

Aux appels des camarades du *Libertaire*, à ceux des camarades de Saint-Denis et d'ailleurs, nous devons répondre affirmativement en toute conviction. Nous sommes persuadés que seule l'association des hommes de bonne volonté est efficace quant au résultat qu'on se propose. Contre les tyrans, unissons nos efforts et écoutons ces compagnons qui nous le crient résolument.

Voici Max Nettlau qui, dans la *Rivista* lancée de Barcelone, écrit : « Si pour ce cercle vicieux ne se lève une sérieuse et énergique initiative libertaire, tout ira de mal en pis. Le socialisme autoritaire lui-même sera renversé et remplacé par des systèmes plus autoritaires encore, comme l'esclavage fasciste. Il importe donc de coordonner les efforts pour une initiative libertaire, utiliser tous les points d'appui, tous les mouvements qui se basent sur le volontarisme, la libre association, la fédération, le véritable internationalisme, tous les éléments auxquels répugnent les systèmes étatistes-fascistes et socialistes autoritaires et créer ainsi, non un soi-disant front unique, mais une nouvelle mentalité, un esprit et une impulsion antiétatiques, libres associationnistes, extra-étatiques, d'hommes non avides d'autorité et non aveuglés par elle. »

Voline écrit, dans la *Revue Anarchiste* : « Nous croyons qu'il est grand temps que les anarchistes de tendances différentes reconnaissent l'absence de fondement sérieux à ces scissions et divisions. Chacun peut donner la prépondérance à tel ou tel facteur, mais admettre en même temps la présence et

la portée d'autres facteurs. C'est ainsi que les camarades feront un pas pour savoir œuvrer la main dans la main, dans une même organisation, dans un même organe, dans un même mouvement commun, en développant chacun ses idées et son activité dans la direction qui l'intéresse, en luttant idéologiquement, en opposant ses convictions en une commune camaraderie et non entre camps hostiles s'excommuniant mutuellement. Etablir de tels rapports serait apporter une pierre solide à l'édifice du mouvement anarchiste unifié. »

Nous trouvons dans la *Revue Pensiero e Volontà* de Rome un article dont voici la conclusion : « Nous avons tous les produits de la civilisation, de la science et de la pensée libre pour nous opposer à cette marche en arrière vers l'époque de l'illustre Tamerlan. Utilisons toutes nos forces vers cette seule fin, le réveil de la liberté, et évitons les pertes incroyables d'énergie causées par toutes les déviations et discussions inutiles qui paralysent notre action. »

Dans ce même numéro, nous lisons aussi : « Nous croyons que le bien de tous n'est vraiment accessible que moyennant le concours conscient de tous. Nous ne croyons pas qu'il y ait des formules magiques capables de résoudre les difficultés ; qu'il y ait des doctrines universelles et infaillibles applicables à tous les hommes et à tous les cas ; qu'il y ait des hommes et des partis providentiels qui puissent utilement substituer leur volonté à celle des autres et faire le bien par force ; nous croyons que la vie sociale prend toujours les formes qui résultent du contraste des intérêts idéalistes et matérialistes de ceux qui pensent et veulent. Et pour cela, nous vous engageons tous à penser et à vouloir. »

Ces quelques citations qu'on pourrait multiplier à l'infini montrent le désir, ou mieux le besoin qui commence à se faire sentir impérieusement d'un travail de coordination et d'association. Quand nous aurons réalisé ce minimum, nous pourrions hardiment envisager l'avenir. A l'œuvre pour plus de clarté et de réciproque confiance.

PETROLI

LE FAIT DU JOUR

A propos des huit heures

M. Justin Godart, ministre du Travail, a prononcé hier à la Conférence Internationale du Travail, un discours au sujet de la loi de huit heures.

L'Excellence radicale commença par déclarer que l'application en France de cette loi avait donné de bons résultats.

Puis il affirma que cette « conquête sociale » devait être maintenue fermement en tous les pays — et que, en ce qui concernait notre nation, le gouvernement Herriot avait l'intention de ne permettre aucune atteinte à cette mesure législative.

Il est évident que si le gouvernement qui a des moyens coercitifs, veut que les exploités ne retournent pas vers l'imposition de longues journées de travail à leurs esclaves, les capitalistes seront bien obligés de s'y soumettre.

Quand on songe à la rigueur avec laquelle sont frappés les malheureux qui, pour ne pas mourir de faim, dérobent de quoi calmer momentanément l'exigence impérieuse de leur estomac ; quand on connaît tout le mécanisme formidable de l'appareil judiciaire pour écraser lourdement sous le poids des peines d'emprisonnement ceux qui, en marge de la société, ont recours, pour se sustenter, aux procédés illégaux — quand on s'est rendu compte que plus n'est moyen à la victime de la vindicte bourgeoise de se dégarer de l'emprise de la Magistrature ; on ne peut que dire que si le gouvernement employait les mêmes méthodes avec les mêmes rigueurs contre tous les patrons qui sabotent la journée de huit heures, celle-ci ne tarderait pas à être respectée par tous les industriels et commerçants.

Mais à quoi cela aboutirait-il ? S'ensuivrait-il par là que le prolétariat conserverait une « conquête ouvrière » ? Allons donc !

Certes, on ne peut nier, à moins que d'avoir la mauvaise foi de Cachin et Dauterive, que lorsque les ouvriers font huit heures, il y a un progrès sur le moment où ils en accomplissaient dix ou douze.

Mais nous ne reconnaissons pas à cette limitation législative des heures de présence à l'atelier la valeur d'une « conquête sociale » — et s'il faut user de l'appareil répressif pour la faire appliquer, c'est assez démontrer, par ce seul fait, que ce n'est plus qu'une mesure légale que le gouvernement impose.

Si les huit heures avaient été conquises de haute lutte, à la suite d'un mouvement ouvrier, peut-être leur accorderions-nous une valeur plus grande — ne serait-ce que parce qu'elles auraient été arrachées aux exploités.

Mais du jour où il faut appliquer des pénalités pour la faire respecter, la journée de huit heures n'est plus qu'une loi — et parlant, une mesure nuisible, puisque entraînant le jeu de l'autorité — c'est-à-dire de l'arme antiouvrière par excellence.

Pour nous une conquête ouvrière s'obtient par la propre manifestation de la force prolétarienne — et son maintien en vigueur ne doit dépendre que de la peur qu'ont les capitalistes de voir cette force se manifester une seconde fois.

Il est vrai que lorsque nous en serons là, la révolution ne sera plus très lointaine — ainsi que la mort de toute autorité, engendreuse de lois qui briment l'individu.

LES BALANCES DE LA JUSTICE

Des manifestants en correctionnelle

Dimanche, à la manifestation du Pré-Saint-Gervais, les flics ont abattu sauvagement leurs matraques et leurs poings sur le crâne des manifestants.

Hier, à la XI^e Chambre, comparaissaient, non pas les flics pour tentative d'assassinat, mais deux manifestants pour outrages à agents ! C'étaient les frères Herrmann dont le visage était meurtri par les coups, dont les habits étaient sanglants, dont le corps entier était endolori par le passage à tabac.

Les frères Herrmann ont demandé le renvoi à 3 jours pour préparer leur défense avec l'aide de leur avocat, M^r Junker. Nous verrons donc le 27, une fois de plus les flics assassins plastronner comme témoins et le président automate condamner les victimes. Quand donc le peuple criera-t-il « Assez ! »

La Souris du Palais.

Les ouvriers boulangers de Paris sont en grève ce matin

Les journaux d'hier après-midi annonçaient que la grève serait évitée. Une délégation patronale avait été reçue le matin par M. Scelle, chef de cabinet du ministre du Travail.

Les patrons s'étaient engagés à recevoir les délégués ouvriers, et se montraient disposés à signer un accord donnant enfin satisfaction aux vieilles et légitimes revendications des « mineurs blancs ».

Hier, à dix-sept heures, les ouvriers se réunissaient dans un meeting grandiose par l'affluence et par la volonté d'aboutir. On sentait dans la chaude atmosphère d'un auditoire vibrant ce fluide magnétique qui unit les cœurs et qui porte les combattants vers la victoire.

Sur l'estrade, au bureau, on voit une tête blanche et expressive. C'est le vieil Amédée Bousquet, un vétéran qui lutte depuis trente ans, et qui rappelle l'époque héroïque de la C. G. T., où des militants comme lui, comme Griffuelhes, Pouget, Patatid, Yvetot, Lévy, Marck, Dret, etc., etc., menaient les foules ouvrières au succès par les rudes chemins de l'action directe.

En cette période d'action et de résultats, le syndicalisme se suffisait à lui-même, et les syndicalistes n'avaient pas besoin de souffleurs, ni de fécondateurs. Les syndiqués ne l'auraient d'ailleurs pas permis.

L'enthousiasme d'hier est-il le prélude d'un renouveau syndical ? On peut le croire en se rappelant les interventions vigoureuses des orateurs, les applaudissements frénétiques des auditeurs. Chausson, Boville, Guinet, Bousquet, trouvèrent les phrases et les accents qu'il fallait pour exposer la situation et indiquer la solution.

Trop longtemps, les milrouts on été bernés. Ils ne doivent pas être les boucs émissaires d'une prochaine augmentation du pain, ni les dupes des combines patronales et gouvernementales. Les revendications doivent s'imposer pour réussir.

(Voir la suite à la troisième page)

Grossissez tout à l'heure le nombre des protestataires

Une délégation de la F.O.P. s'est rendue hier au ministère de la justice afin d'insister sur les deux points particuliers de la déclaration ministérielle, exclus de l'amnistie.

Le représentant du ministre a dit ne pouvoir se prononcer sur ces points, mais que le ministère était des mieux disposés pour accepter d'élargir son projet d'amnistie.

Pour l'Amnistie intégrale, luttons sans trêve !

ET TOUT CE SOIR AU GRAND MEETING

Salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton. Orateurs : M^r TORRES et Suzanne LEVY, avocats ; Dr JAMART, Conseiller technique de l'Association ; Emile PIGNOT, ex-secrétaire des U. P. ; MASSELIER, avoué de guerre ; BROUTCHOUX, BOUDET et MARCHAND, de l'Association. Participation aux frais : 0 fr. 75.

Libérez-les tous

Avec un bel ensemble, écartant d'un commun accord l'amnistie étiquée dont on voulait nous gratifier, toutes les forces politiques de gauche, toutes les organisations ouvrières, tous les groupements ou comités qui luttent contre les iniquités, ont formulé nettement leur point de vue.

Que ce soit Georges Ponsot dans l'*Ere Nouvelle*, ou Frossard dans *Paris-Soir*, Pierre Bertrand dans le *Quotidien*, ou bien encore Civis dans le *Peuple*, tous, sans exception, demandent instamment au gouvernement Herriot de se montrer largement humain.

A cette presse, qui est tout entière celle du cartel des gauches, de ne pas limiter la sa campagne qui ne fait que commencer.

En cette occasion, sur ce terrain si particulier, toutes les bonnes volontés, tous les gens de cœur doivent se rencontrer. Tous doivent pouvoir agir en commun. Le gouvernement sera obligé de les écouter, de donner satisfaction pleine et entière aux désirs légitimes si unanimement affirmés.

A côté de cette presse de gauche, qui est celle du pouvoir actuel, la nôtre doit participer vigoureusement à la campagne et jusqu'à complète satisfaction. Elle doit, elle aussi, être fortement appuyée par le Comité de défense sociale, par toutes les organisations d'anciens combattants, par la Ligue des Réfractaires, etc.

Pour tous, il ne doit pas y avoir une minute de repos tant que nous n'aurons pas obtenu la satisfaction que réclame à bon droit ce pays.

Qu'on s'entende bien surtout pour ne pas laisser substituer la grâce amnistiant à l'amnistie.

Dans l'*Ere Nouvelle* du 23 courant, Robert Lazurich, examinant en juriste les deux mesures, dit excellemment ce que sont et l'une et l'autre.

En dehors des faveurs, des coups de pistons qui feraient de la grâce amnistiant une mesure exceptionnelle dont bénéficierait une infime minorité au détriment du plus grand nombre, il est d'autres raisons, d'autres motifs sérieux de combattre cette grâce.

Il faut en effet effacer jusqu'à l'existence légale du « crime » ou du « délit ». Les amnisties peuvent un jour sentir à nouveau s'appesantir sur eux la loi qui déjà les frappa.

Nul n'ignore quel rôle jouent, en cette circonstance ce qu'on appelle les « antécédents judiciaires ». L'amnistie efface tout, rend au bénéficiaire tous ses droits, tandis que la grâce amnistiant n'efface rien, laisse les choses en état.

Demain, un président de correctionnelle, de cour d'assises ou de conseil de guerre, pourra s'appuyer sur les « antécédents » qui subsisteront du fait de la grâce, pour condamner le « récidiviste ». Il ne faut pas que cela soit.

En ce qui concerne les insoumis, les déserteurs, non seulement ils doivent bénéficier de l'amnistie, mais encore on doit nous éviter le spectacle grotesque qui consiste à enrégimenter, à faire manœuvrer comme des jeunes gens, des hommes qui ont tous passé — et la plupart depuis longtemps — l'âge de la conscription.

Et puis, il y a les « traîtres », ces fameux « traîtres » dont n'osent pas encore parler nos confrères de gauche. Il faut pourtant

examiner cette catégorie de condamnés. Je pense que la mémoire ne fait point défaut à ceux-là mêmes qui, eux aussi, auraient pu très facilement faire connaissance avec la prison. Il en est parmi eux et non des moindres qui n'ont évité que de justesse le sort de Duval et de Bolo. Ils sont donc bien placés pour savoir avec quelle facilité, pour quelles raisons on fabriquait, sous Clemenceau, le « traître » en série.

Caillaux, Malvy, Charles Humbert, d'autres encore, tous personnages importants, s'en sont tirés indemnes ou à peu de frais. Tous n'ont pas eu cette chance. Jeanne Morand, Goldsky, etc., furent de ce nombre, sans compter les innombrables cas de ce genre que nous ignorons.

S'il nous semble naturel que le gouvernement amnistie les condamnés de la Haute-Cour, Caillaux et Malvy, nous ne saurions accepter qu'il limite la son geste, que seuls ses amis ou les chefs de partis en bénéficient.

Au même titre que les condamnés de la Haute-Cour, ceux des conseils de guerre qui n'étaient ni plus ni moins traités que les premiers, doivent, eux aussi, être compris dans la loi d'amnistie.

Et puisqu'on n'est jamais sûr en cette matière, le révision de tous les cas exceptionnels doit s'imposer sur simple demande de l'intéressé. Ils sont d'ailleurs extrêmement rares ceux qui ne peuvent être tranchés immédiatement.

A part les gros mercantis de la guerre qui furent condamnés pour commerce avec l'ennemi, il n'est pas bien certain qu'on trouverait dix traîtres authentiques. Et le gouvernement le sait. Il sait aussi que ceux qui s'opposent le plus violemment à l'amnistie que nous réclamons sont ou les juges infâmes, militaires ou civils, qui envoyèrent par milliers des innocents au bagne, ou d'immenses crapules qui ont édifié dans le sang, dans la misère, sur les ruines, leur insupportable fortune. Silence à toute cette canaille dorée et rutilante, à toute cette tourbe sociale, qui n'a pas même la pudeur de se taire.

Il est des heures où un gouvernement, s'il se prétend démocrate, se doit de fermer les oreilles aux cris de réaction qui montent. Nous sommes à ces heures-là.

Je l'ai déjà dit, je le répète, à défaut de cœur, son intérêt politique commande au gouvernement d'amnistier toutes les victimes de la guerre. Pour n'en amnistier que quelques-unes, il ne sera pas moins attaqué par la réaction.

Et puis, assez de souffrances, de misères, Trop de honte enveloppe notre malheureux pays. Le voile sombre doit être déchiré définitivement.

Au nom de la justice, puisque vous vous en réclamez hier devant la statue de Zola, ouvrez toutes grandes les portes des prisons.

Songez que, vivant, l'immortel auteur de l'*Accuse* serait à la tête de ceux qui réclament le large geste attendu. Ne prenez point prétexte que personne, parmi les intellectuels du moment, ne songe à poursuivre la tâche magnifique entreprise par le défenseur de Dreyfus, pour ne pas entendre la voix du Peuple réclamant les siens.

Encore une fois, il les attend tous. Tous, sans exception, rendez-les lui !

Pierre BESNARD.

LE CONFLIT DE LA « FAMILLE NOUVELLE »

Les agissements communistes condamnés par le personnel

EN ATTENDANT LES HUISSIERS

Le deuxième jour de résistance des deux restaurants, avenue de Saint-Ouen et rue Saint-Dominique a vu, comme le précédent, le dégoût pur et simple des orthodoxes qui, leur mauvais coup commencé, n'ont pas osé accomplir jusqu'au bout le forfait.

Avenue de Saint-Ouen, les camarades sont toujours enfermés et solidement barricadés. Des copains sont dehors prêts à donner l'alerte et à se joindre aux assiégés au cas où la police chère à Henriel viendrait expulser les sociétaires.

Rue Saint-Dominique, la situation est toujours la même — seulement là, nous jouissons d'un observatoire qui évite aux amis de stationner dans la rue.

Avant de pouvoir entrer, il faudra que les flics se livrent à un travail acharné de démolisseurs et plusieurs heures seront nécessaires avant que la ficelle et ses pourvoyeurs : les orthodoxes, pénétrés dans ces établissements fondés avec l'argent d'ouvriers et menacés de ruine par les parasites moutonniers.

UNE REUNION DE PERSONNEL

Dans l'après-midi, une réunion du personnel eut lieu, à laquelle assistèrent près d'un tiers de l'effectif total. C'est un beau résultat si l'on songe que la réunion qui eut lieu à 4 h. 30 fut préparée à 2 h. 15 et que beaucoup ne purent être touchés par la convocation.

Mais le personnel, en sa presque unanimité, manifeste sa solidarité avec le Conseil d'administration, issu de la véritable majorité coopérative.

Après que la situation fut exposée longuement, les assistants et assistantes à la réu-

nion acceptèrent d'enthousiasme et sans une voix d'opposition, l'ordre du jour suivant :

« Le personnel de la « Famille Nouvelle » réunit pour examiner la situation qui lui est faite par les expulsions des restaurants et le changement qui s'en est suivi, considère que cette situation nuit à ses intérêts moraux et matériels.

« Trouvant étrange l'attitude des camarades communistes qui font intervenir les forces policières et judiciaires du gouvernement bourgeois dans un conflit d'opinion survenu entre sociétaires, au même instant où ils font appel aux travailleurs pour protester et agir contre les arbitraires de ce même gouvernement.

« Considérant qu'il y a là une violation flagrante des principes communistes dont les idées fondamentales forment la base même de la « Famille Nouvelle », ainsi que de la parole d'honneur des administrateurs qui s'étaient engagés à ne jamais se servir de la loi bourgeoise dans ce conflit qui pouvait être solutionné entre sociétaires ;

« Que cette contradiction choque l'esprit du personnel qui s'est toujours trouvé en accord d'idée avec les sociétaires et en accord de travail avec les gérants des restaurants.

« Indigné d'attitude des communistes qui se servent, comme de vulgaires patrons, de la police et des officiers judiciaires pour expulser des employés des établissements où ils travaillent ; le personnel réclame la réintégration immédiate des gérants expulsés et une prompt solution de ce conflit qui divise les sociétaires — non avec le concours des juges et de la loi bour-

goise, mais selon les principes prolétariens de solidarité et de fraternité ».

Le personnel présent à la réunion d'hier, fut en entier partisan d'organiser une nouvelle et générale réunion pour toutes et tous, ce soir à 9 heures et demie au restaurant du 101 de la rue Saint-Dominique.

Des décisions importantes y doivent être prises.

La résistance continue jusqu'à ce que les communistes reviennent à des sentiments plus prolétariens — ou bien que les socialistes s'aperçoivent enfin de l'état criminel dans lequel les orthodoxes veulent plonger la « Famille » à ne les forcent à dégoûter.

Cette attitude du personnel est d'autant plus significative qu'elle a été spontanée et instinctive, sans aucune pression. Au contraire, le Conseil avait décidé, après les expulsions, d'inviter les employés à demeurer à leur poste, avec les nouveaux gérants installés frauduleusement par les expulsés.

Le nouveau Conseil ne voulait pas briser la continuité du service, ni mêler le personnel aux querelles des socialistes. De lui-même, le personnel, en grande partie, ne veut pas subir la dictature des bénéficiaires d'expulsions aussi odieuses, et certains nouveaux gérants, par leur incapacité et par leur morgue, ont dégoûté les travailleurs.

Nous, qui avons pas voulu cela, nous ne nous plaignons pas de la conscience syndicaliste qu'il y a chez les syndiqués des bouillottes restaurants. Et nous le disons clairement, la leçon de dignité donnée par des prolétaires nous console quelque peu de la lâcheté et de l'aberration des faux communistes.

LEURS « HOMMES DE CONFIANCE »

Parmi les distingués orthodoxes qui marchaient au pas de l'oe derrière les fils de M. Herriot pour les expulsions, citons quelques noms de « l'élite du prolétariat ».

Henri, député communiste ; Bodin, secrétaire fédéral de la voiture-aviation ; Guilhon, du syndicat des épiceries ; Esseling, Prévoist l'incapable et Tabard, conseillers prud'hommes.

Jusqu'à maintenant, ces tristes « représentants » de la classe ouvrière s'étaient contentés de collaborer avec la bourgeoisie à la façon des réformistes, mais aujourd'hui, c'est avec la police qu'ils opèrent contre une coopérative ouvrière.

Il leur faut beau mentir dans l'Humanité, ils traînent désormais avec eux un boulet d'infamie dont ils ne se débarrasseront pas impunément. Ils seront cloués au pilori, et bientôt ces contrefacteurs et saboteurs du communisme devront s'en aller sous le mépris grandissant d'une classe ouvrière qu'on ne trompe pas éternellement. Nous en serons les premiers peints pour Tabard et pour Esseling qui méritaient de mieux terminer une longue carrière de militantisme.

Un Groupe d'anciens.

Pour les mômes

Les jours sont longs : profitez-en, camarades, songez aux jours d'hiver où les petits seront sans vêtements. Travaillez pour eux, en prévision des jours froids.

Pour les Mômes », s'adresser toujours à Canchois, au « Libertaire ».

VOIX DE PROVINCE

Une tournée dans le Sud-Ouest

J'ai promis mes impressions, les voici : Délégue par l'Union Anarchiste pour une tournée de propagande sur l'annaliste intégrale, j'ai visité successivement Bordeaux, Tarbes, Bayonne, Le Boucau et Biarritz.

Cette tournée, qui aurait dû durer quatre jours, d'après les indications du Libertaire, a duré, par faute d'organisation du Comité d'initiative, huit jours.

J'observe tout de suite que le secrétariat de l'U. A. ne fonctionne pas sérieusement : les groupes de province ont des difficultés à être en liaison par le manque d'organisation. Tout d'abord, constatons la confusion qui existe.

Librairie Sociale, le Libertaire, l'U. A., dans l'esprit d'un grand nombre de camarades tout ne fait qu'un.

Certes, ces trois organismes ont le même but ; cependant, ils ont, ils doivent avoir chacun une administration différente pour une besogne déterminée, tendant, il est vrai, au même objectif.

Il faut le crier sur les toits pour que cela soit définitivement compris : l'U. A. a un Comité d'initiative qui est chargé de la liaison des groupes, des Fédérations régionales et de la propagande anarchiste nationale et internationale.

C'est à l'U. A. qu'incombe cette besogne fédéraliste, la liaison des groupes dans le but de propagande et d'action.

La Librairie Sociale, elle, a une besogne spéciale : elle édite, elle vulgarise les ouvrages et les écrits révolutionnaires et anarchistes.

La Librairie Sociale étend l'œuvre du Mouvement anarchiste, elle se doit, dans son cadre, d'être à la hauteur de sa tâche par son activité, par son hardiesse d'initiative.

La raison d'être de la Librairie, c'est de servir la propagande de l'U. A. Cette œuvre a une besogne spécifique.

Le Libertaire a une charge. Sa parution, journalière demande, de la part des rédacteurs et administrateurs attitrés, une besogne assidue et presque ininterrompue.

Le Libertaire est l'expression de l'U. A. et de l'anarchisme : il se doit exclusivement à cette tâche ; aussi, il serait intéressant que chaque chose restât à sa place, afin que les besognes respectives soient exactement accomplies.

Je n'écrit pas ces lignes pour jouer au pion ; j'ai un autre motif : c'est d'apporter de la méthode dans la propagande et de faire disparaître la confusion si préjudiciable à la propagande en général, tant à Paris qu'en province.

A ce sujet, je soumettrai au Comité d'initiative les observations et les suggestions des groupes du Sud-Ouest. Je les soumettrai d'autant plus que je les crois justes et utiles au développement de notre propagande.

Dans un prochain article, je rendrai compte des réunions des villes que j'ai visitées ; je ferai part de mes observations personnelles sur le mouvement ouvrier syndicaliste et sur l'action anarchiste de cette région.

Je ne veux pas terminer ces lignes sans déclarer que le délégué de l'U. A. fut sérieusement secondé et sympathiquement accueilli par tous les militants syndicalistes et anarchistes du Sud-Ouest.

J. BOUDOUX.

VISAGES DU MONDE

Figures d'Espagne

Pio Baroja. — Ramon Gomez de la Serna. — Blasco Ibanez. — Gomez Carillo. — Miguel de Unamuno. — Radel Valle Inclan.

III. Ramon Gomez de la Serna

La vogue d'un Ramon Gomez de la Serna sera-t-elle plus longue, sa gloire plus solide ? Nous n'osons l'affirmer. Nous ne nous n'osons pas pour user d'une expression de M. D. Brago « l'un des plus fameux représentants de la nouvelle littérature espagnole ». Et c'est ainsi que nous le considérons, mais uniquement à titre d'écrivain fameux « lorsqu'on nous offre Echantillons » et la « Veuve Blanche et Noire ». C'est encore l'écrivain fameux qui se révèle dans « Caprices » et dans « Mélanges », morceaux inédits, traduits et publiés par M. Brago dans l'« Europe Nouvelle » et le « Crapouillot ».

« Ecrivain spirituel, M. Gomez de la Serna fait figure aussi de philosophe. Mais nous croyons que la part d'humour chez lui prédomine sur ses dons intellectuels et il est très — trop — homme de lettres. Talent trop facile, pas assez de « ce doute de soi » que s'il fait du mal à certains, permet à d'autres de tempérer leurs dons, de les sérier et de ne nous les montrer que « dépouillés de tout orfèvre ». Ramon ne choisit pas... Utilisant une méthode assez parente de celle de Jules Renard — se vante-t-il lui de n'avoir pas lu Jules Renard comme M. Giraudoux ? — il n'a pas l'effroi des redites, la peur du trop artificiel qui retient l'auteur des histoires naturelles et entre parenthèses lui permet de faire des œuvres achevées sur des bases techniques assez artificielles.

Ramon nous donne tout — comme Max Jacob — et ses « Criaileries », ses « Ramonismes », quelque supérieurs aux poèmes du « Cornet de dés », contiennent, parmi de belles réalisations, maintes valeurs qui enlèvent l'harmonie aux recueils. Des choses très profondes, « ôtoient des lapalissades à peine risibles », Ramon Gomez de la Serna a un amour du fait, grave chez un « Latin », puisque aussi bien c'est un artisan d'une renaissance de l'esprit la tin ! Qu'on nous le présente !... Il manque de goût. Ce manque de goût qui nous empêchait déjà d'apprécier totalement « Echantillons » que la Collection des « Cahiers verts » nous offrait l'an dernier, nous choque encore davantage dans la « Veuve Blanche et Noire », parue ces jours-ci.

Fus-je déçu ? Non, car à vrai dire je m'attendais assez à ne pas être satisfait pleinement. Ce qui saute surtout aux yeux dans ce roman, ce sont les défauts : défaut dans la construction ; défauts nés d'une intrigue artificielle, en ce sens qu'il faut, si l'on veut ne pas lire avec ennui ce roman, accepter tout ce qu'il y a de médiocrité. Amusant, certes, est ; mais nous n'avons que faire de littérature amusante. Et c'est ce que ne veulent pas comprendre les Giraudoux, les Paul Morand, les Deltell, qui se contentent d'être des distillateurs, mais en Espagne il nous apparaît traîtres. Leur cas, chez nous, n'est pas très d'une gravité exceptionnelle. Cela, avouons-le, ne contribue pas que peu à cette espèce de mésestime que nous affichons pour un talentueux écrivain comme R. G. de la Serna. Tant de frivolité, alors qu'il y a tant à faire... !

Dans l'« Essence de l'Espagne », Unamuno a dénoncé le marasme de cette intellectualité. Il y a une pessimisme. Il voit plus en noir que nous, peut-être... Citons : « On cultive plutôt l'esprit le trait d'esprit. On fabrique des mots sanglants pour qu'ils courent de cercle en cercle. Cependant d'autres passent leur temps à peindre des arabesques d'une finesse de filigrane sur un enduit de plâtre qui s'écaille aussitôt exposé aux intempéries. Beaucoup croient qu'on apprend à faire des drames en lisant, à écrire des romans en s'en donnant des indigestions ; que pour être homme de lettres, il n'est pas besoin d'autre chose que ce qu'ils appellent, par exclusion, littérature... L'attitude à l'investigation directe donne la main au manque de spontanéité. Ainsi, passons-nous du genre scientifique-rasant aux futilités pseudo-littéraires. Ce qui s'entretient vivant, c'est l'intellectualisme, l'idéologie, la « L'Essence de l'Espagne », pages 261-262.

C'est à ces violentes diatribes que nous avons pensé en lisant la « Veuve Blanche et Noire ». Il y avait matière à un très beau poème.

« Le Poème de la jalousie », le prétexte de cette veuve aperçue dans une église et qui est à la première rencontre d'un abord et facile que l'heureux amant se demandera avec crainte si elle est réellement veuve. A la rigueur, pousser cette crainte jusqu'à l'angoisse, Ramon le pouvait. C'était le sujet d'une nouvelle de 100 pages à peine. Or, le livre en a 260.

Basé sur un simple contraste amusant, cette opposition du blanc au teint de cette femme et l'habit de deuil qu'elle porte avec ostentation, le roman appelle obligatoirement le remplissage. Et l'auteur ne s'en est pas fait faute. On a des pages entières de description : « paysages, études d'âme », sous couleur de psychologie et d'introspection. La guerre ne nous a pas débarrassés de cette littérature trop intelligente, hélas ! Pendant la tourmente, un écrivain qui n'est pas à sa place, lui, je parle de M. C. F. Ranuz, le romancier vaudois, écrivait dans le Grand Printemps : « Qu'est-ce que signifie à cette heure la psychologie mondaine passée maître à nous démontrer les sentiments subtils d'une amoureuse oisive et tel théoricien des adulterés mondains ? Imagine-t-on seulement encore qu'ils aient pu accumuler des centaines de pièces et de romans sur ces cas-là ? », comme ils disent, et c'était la réalité pour eux. Et c'est-à-dire bien si on veut de la réalité, mais il est-elle maintenant ? Et ne faut-il pas finir par voir que la réalité qui compte c'est la réalité qui dure.

Tout un roman pour dépendre l'obsession née d'une amoureuse... et cette obsession venant de ce que la femme pour qui se passionne le héros Rodriguez est veuve, blanche et noire, cela n'a-t-il quelque ridicule. « Madame la veuve et le monsieur qui n'est pas son mari », ainsi le annonce-t-on dans un cabaret. Telle est la situation toute nue. Tout le reste, c'est un

jeu assez artificiel. Cette veuve (elle s'appelle Christine) en réalité est une sadique. L'auteur, qui sait ménager ses effets, ne nous le dit clairement qu'à l'avant-dernière page, mais nous l'avions deviné bien avant. Là où Ramon est admirable, c'est dans la création de ces atmosphères lourdes où peuvent évoluer de tels fantômes. Au demeurant, le livre est très facile à lire, et nous préférons Ramon à Paul Morand et aux multiples sous-Morand qui se révèlent chaque jour. L'intrigue est gagnée à ne tendre sa corde raide que sur une longueur trois fois moindre. Le jeu d'acrobate qu'exécute l'écrivain intéressé, puis fatigué, horrifié. Et puis, il y a trop de choses attendues.

« Il la détestait un peu, elle, d'avoir eu ce mari qui était une obscurité pour son imagination comme si ce fut le mort plus que le vivant qui eût commis l'adultère. » (Page 47). Ce mort... l'éternelle présence de ce mort ?

Et quand est-il mort interroge Rodrigue.

Vous savez bien que je n'aime pas être interrogée là-dessus... Je n'aime parler de rien de tout cela...

Le doute s'accroît. Un soir, il entendit la bonne qui causait avec la concierge sur un ton irrité et cancanier.

« Le mari est vivant... vivant... »

Au fond, cela ne l'étonnait pas. « Peut-être était-il en Amérique. Mais un jour ils reviennent d'Amérique, les maris, comme des morts ressuscités... »

« Et comment était-il cet homme ? se demandait-il en essayant de se le représenter. Mais il ne le verra point. Ce ne sera qu'à leur retour à Madrid (car ils sont allés à Paris passer quelque temps), qu'un faire-part lui apprendra que sa veuve n'était alors pas veuve... et le piment de ses amours disparaissant du fait qu'elle sera maintenant vraiment veuve, sa grande passion s'éteindra au cours d'une dispute, elle le chassera en lui crachant comme une injure l'aveu de sa duplicité. Elle croyait l'autre en même temps que lui. Il fallait à Ramon Gomez de la Serna, pour animer de tels automatismes et s'il ne réussit point à nous émouvoir, il nous amuse par le semblant de vie qui les fait se mouvoir. Il y a aussi des notations cocasses, aussi des calembours très moyens. C'est un chef-d'œuvre si l'on veut que cette « Veuve Blanche et Noire », un double chef-d'œuvre même, de tirage à la ligne d'abord et de tiré par les cheveux. M. Ramon est un écrivain très doué... trop doué.

(A suivre).

Henry FOULAILLE.

Quel est l'animal qui a écrit ça ?

« La reconnaissance éventuelle du gouvernement des Soviets par le gouvernement de la France française ne procède pas d'une affinité idéologique, mais d'une conception pratique de la défense des intérêts capitalistes au nom de laquelle la bourgeoisie tentera toujours, et par tous les moyens, de décomposer l'idéologie communiste de la République des Soviets pour y substituer l'idéologie démocratique d'une République capitaliste. »

Vraiment ! Il serait difficile de dénicher l'oiseau qui a écrit ce rare poème. Il y a, en effet, de quoi être suffoqué quand on sait que cela provient de la Grande Alliance qui depuis pas mal d'années abrite sous son toit les Gaston et les Jean Vennard du boulot. Quand on pense que ces coces-là ont mené campagne pour que la France reconnaisse leur caricature de République des Soviets, et qu'aujourd'hui que le bourgeois Herriot tend les bras au bourgeois et au partisan de l'ordre Rykoff, ces mêmes gredins et démagogues insinuent que cela est un moyen pour la bourgeoisie de décomposer l'idéologie communiste, on demeure frappé devant la stupidité de ces gens-là et aussi devant la vague de criminalisme aigu qui déferle sur leurs ouailles.

Mais continuons la prose des rigoles de la rue Pelleport :

« Le Comité de Défense des Emprisonnés russes n'est que la façade du Comité Social-Démocrate des Emigrés russes. Il est chargé de préparer l'opinion, de répandre les fausses nouvelles et d'entretenir, à l'aide de documents apocryphes, la terreur communiste révolutionnaire pour faire rentrer l'esprit de classe dans la bergerie démocratique. »

Croyez-vous que cela ne relève pas de la double ? Et le névrosé, le dégénéré, le candidat à Charenton, l'homme ou plutôt l'ombre qui lécha les bottes du capitaine Treint, un des plus affreux soudards qui ait été assis dans la « forteresse communiste », le nourrisson à perpétuité qui a écrit ces lignes, vous l'avez déjà deviné, amis lecteurs. C'est St. Majesté 1910, le premier jaune de France qui a tenté d'expérimenter la valeur de la grève générale en travaillant de concert avec son maître en jaurisse Aristide dit Briand : c'est la petite gueuguette à Gaston, Monmousseau en personne.

« L'EN DEHORS »

Sommaire du numéro 37-38 :

Dieu n'est pas (E. Armand). — Prière au Créateur (Gigi Damiani). — Pensées sur l'Amour (M. Roche). — Paroles d'hier et d'aujourd'hui (Herbert Spencer). — En guise d'épilogue. — Réalités, Vérités (Gérard de Lacaze-Duthiers). — En marge des compressions sociales. — Ma Tragedie (Renzo Novatore). — Rémy de Gourmont, homme extérieur (Benjamin de Casseres). — Glanes, Nouvelles, Commentaires. — Croquis. — Le Passé (Floriant-Parmentier). — Fleurs de solitude (E. A.). — Question d'Éthique sexuelle. — L'Or (Roberto das Neves). — Grand- Prostituées et Faux Libéraux (Emilio Gantel). — Débroutillons-nous (H. Didier, Pierre Bonniel). — L'Anarchisme d'aujourd'hui (Arthur Kahane). — Vivre librement (Ovide Ducacroy). — Aux Compagnons. — Avis et Communications.

Un numéro spécimen franco contre 0 fr. 30 à E. Armand, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

A BORDEAUX

Le Parti communiste et l'unité d'action du Proletariat

Nous avions l'intention de nous taire sur les saloperies des représentants du Parti des masses : leur impudence nous incite à délayer les Travailleurs bordelais sur le rôle divisionniste que jouent à l'Union des Syndicats unitaires de la Gironde les « communistes syndiqués » à la solde d'un intérêt de parti qui chez eux passe avant l'intérêt du Peuple.

A la suite du coup de force du 21 mai dont les conséquences furent l'arrestation de Germaine Berton et de plusieurs de nos camarades, un meeting de protestation s'imposait.

Il est certain que les milliers de manifestants qui luttèrent si ardemment contre les brutes de M. Philpant, n'étaient pas tous anarchistes, ils y avait de nombreux syndicalistes, des communistes, des socialistes même, et surtout des révoltés sans parti.

Il était logique de notre part de solliciter la collaboration du syndicalisme révolutionnaire qui unit tous les travailleurs sans distinction d'opinion dans un même cadre : la lutte de classe.

Pour cette raison, une délégation du Groupe Libertaire composée des camarades Guyonnard, Tannou, Maurin, se présentait à la réunion de la commission exécutive avec un mandat très souple.

Grand trouble parmi nos « communistes syndiqués » qui en toute hâte se réunirent en grand secret pour étudier le cas, et trouver un chapitre de « l'Evangile orthodoxe » qui leur donne une solution au problème.

A leur rentrée, un communiste prend le poste de président, et commence l'attaque par une question préalable : la commission exécutive peut-elle accepter dans sa réunion une délégation dont certains membres ne sont pas syndiqués ?

La question n'a pas de succès, et la manœuvre est déjouée.

Aussitôt un second communiste annonce pour le 14 mai un meeting de protestation organisé par le Parti avec le concours de Marty et Doriot, demandant à l'Union de collaborer.

Drôle de façon de solliciter une collaboration, en mettant l'Union devant le fait accompli.

Ce furent ensuite les attaques du « thiapleur » candidat aux dernières élections Guillaud. Ses provocations nous firent seulement hausser les épaules, et nous faisons nos propositions sans tenir compte des aneries de l'ex-candidat.

Le fameux révolutionnaire Crispel, à son tour, piqua une charge apoplectique, où rien ne manquait, insultes, provocations, etc. Notre calme fut la réponse à « l'exploité » aux villas à 45.000 francs.

Prise entre deux feux, l'Union déclina toutes nos offres, ramenées dans les brancards communistes, comme toujours fille bien soumise aux hommes qui soutiennent le gouvernement le plus cruel envers les vrais révolutionnaires.

Nos communistes dont les envies de s'emparer du courant créé dans l'opinion publique ne nous avaient pas échappé, avaient tablé sur plusieurs « atouts » qui par la suite leur ont « chié » dans les mains :

1° Refus des salles aux anarchistes ;
2° La pauvreté des groupes anarchistes ;
3° Leur dictature absolue à l'Union des Syndicats unitaires.

Nous organisons donc notre meeting seuls, meeting qui eut un succès inconnu jusqu'à ce jour à Bordeaux : quatre mille personnes applaudirent nos orateurs.

A l'heure actuelle, nos « communistes syndiqués » s'en vont raconter aux travailleurs qui s'étonnent de la non-participation officielle de l'U. D. U. qu'elle n'a pas été sollicitée de notre part.

D'ailleurs de tous les journaux paraissant à Bordeaux, seuls la Petite Gironde, la Liberté du Sud-Ouest et l'Humanité, ont oublié d'annoncer et d'insérer la moindre ligne sur le succès de ce meeting.

Les communistes et syndicalistes sincères, seront-ils plus longtemps dupes des pitres politiciens de la rue Bihan ?

GUYONNARD.

Nos Echos

Le pourvoyeur exagéré

Le journal des pourvoyeurs de police ne manque pas de culot.

On sait que le landemain de leur meeting contre le fascisme nous donnons un compte rendu de leurs palabres, et que le lendemain seulement nous donnâmes l'information des bagarres en dénonçant Herriot comme jaloux des lauriers de Clemenceau. La bagarre s'étant produite au moment où nous mettions sous presse, nous ne pûmes, naturellement, annoncer les brutalités le jour même.

Le journal des quémandeurs d'huissier nous reproche de n'avoir parlé de cette échauffourée que deux jours après.

Or, l'Humanité ne manque pas d'impudence... puisqu'elle n'en a même pas dit un trait mot. Mieux, elle avait annoncé que la sortie s'était effectuée dans le calme ! Un peu de pudeur, que diable !

Il n'y a plus de limite !

Toujours dans cette infecte feuille d'insultes que l'on pourrait appeler « L'Action Française Communiste ».

Lundi dernier il n'y avait pas assez d'épithètes cinglantes à l'égard des « brutes policières » qui martyrisèrent sauvagement les manifestants arrêtés au Pré-Saint-Gervais. « Brutes, soudards, écorcheurs... » — l'en passe, et des meilleurs ! — tels étaient les qualificatifs, justifiés d'ailleurs, accordés aux flics par le journal des « routards ».

Or, ces mêmes flics qu'ils traitaient si verbalement le lundi — valent être réquisitionnés par eux le samedi pour expulser les vieux socialistes des restaurants de la « Famille Nouvelle ».

Seulement, le journal des masses n'osa pas parler de cette action d'éclat, car les lecteurs auraient pu se fâcher. «... Tout vient à point !

La Vie des Lettres

Une revue qui renaît...

Une intelligente et saine revue, la Criée, qui avait dû interrompre sa parution, vient de renaître sur un format quelque peu réduit mais qui commande toujours le même bois vigoureux d'Eltschacker. Les collaborateurs sont ceux d'antan : Léon Franc, René Dunan, Théo Varlet, Albert Perrin, Antonin Arlaud, etc..., c'est-à-dire des écrivains sincères dont plusieurs sont de nos amis.

Dans ce numéro (juin), Léon Franc commente « Sous l'olivier ». Parlant de M. Paul Raynal, l'auteur du Tombeau sous l'Arc de Triomphe, cette pièce qui provoqua une violente manifestation lors de sa première, Léon Franc a cette réflexion juste : « L'auteur est un excessif. En allant jusqu'au bout des sentiments, il devait provoquer les fureurs de ceux qui ne vont nulle part jamais. »

La prose de René Dunan mériterait d'être reproduite pour sa couleur et son mouvement. Les notes de Théo Varlet sont amusantes. L'étude de M. Albert Perrin ne se termine pas dans ce numéro. Nous en parlerons plus tard.

Citons ces lignes de Louis Le Bègue sur les élections :

« De la fumée des estaminets, de l'ombre trouble des comités la fièvre électorale a gagné la rue. Bonimenteurs musclés et avides jettent le caleçon, plastronnent, accumulent les défis, claquent leurs professions de foi, en appellent au peuple, promettent, distribuent... injures, accusations, diffamations ! la lessive en public. De quoi les coffres tous ! Derrière la toile, les managers combinent, trafiquent, supplantent majorités et quotients, ils font les bulletins, comme d'autres les poches. C'est la foire d'empoigne. »

« La valeur électorale d'un candidat est en raison directe du nombre de ses intelligences et en raison inverse de sa valeur intellectuelle. »

« Quels sont ceux qui se préoccupent vraiment de la guerre, non pas de celle qui n'est pas encore terminée et que d'évidentes mauvaises volontés éternisent, mais de celle que l'on sent venir, déjà ! que l'on prépare soigneusement ? Quels candidats sont assez anxieux, au fond de leur âme, par cette épouvante pour en faire parler l'horreur à ceux qui les écoutent et les dresser contre elle ? »

« Veille de scrutin, veille de Sainte Jeanne d'Arc. On pavoise, on illumine. Sur le boulevard défile une héroïque phalange de jeunes musiciens, élèves d'une œuvre catholique voisine. Ils tonifient à pleins instruments une marche frénétique. Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine... De vieilles femmes suivent, quelques jeunes, traînant de petits enfants. »

« Le Bloc national n'est plus qu'un mauvais souvenir. Un immense espoir — combien en avons-nous éprouvé ? — gonfle les cœurs simples. La joie est dans les yeux. On se félicite, on se tend les mains, on s'embrasse, on trinque : Vive la République ! Vive la sociale ! On les confond. Laquelle ? La République des camarades, la République sociale ? Enfin, Poincaré va s'en aller. On évacuera la Ruhr, on supprimera le double décime, les décrets-lois, l'ambassade au Vatican. La vie va baisser de prix, les affaires s'accroîtront, la France reprendra sa grande place sympathique à l'orchestre des nations... »

« Mais Herriot, Painlevé, interviewés, estiment que dans la Ruhr le drapeau est engagé, qu'il faudra étudier le remplacement du double décime sans compromettre l'équilibre budgétaire. Quant à l'ambassade au Vatican, elle ne fait courir aucun danger au pays, on pourra statuer plus tard... Déjà ! »

La Criée est une revue indépendante qu'il faut encourager. (Administration, 81, rue Sainte, Marseille.)

Georges VIDAL

Où aller ce soir ?

Théâtres lyriques

OPERA. — 20 heures : Samson et Dalila ; Slang-Sil.
OPERA-COMIQUE. — 20 heures : La Habañera ; le Jongleur de Notre-Dame.
TRIAXION-LYRIQUE. — 20 h. 30 : Les Mousquetaires au couvent.

Drames, Comédies et Genre

COMEDIE-FRANCAISE. — 20 h. 15 : L'Infolle ; la Mégère apprivoisée.
ODEON. — 20 h. 30 : Le Procureur Hallers.
RENAISSANCE. — 21 heures : La Captive.
NOUVEL-AMBIGU. — 20 h. 45 : Mon Bébé.
COMEDIE DES CHAMPS ELYSEES. — 21 heures : Knock ou le Triomphe de la Médecine.

THEATRE DES ARTS. — 21 heures : Le Pauvre Homme.

THEATRE DES MATHURINS. — 21 heures : Les Jupes larges et les Jupes étroites ; Bebel et Quinquin.

VIEUX-COLOMBIER. — 20 h. 30 : Au Seuil du Royaume.

THEATRE ANTOINE. — 20 h. 45 : Madame Filin.

PORT-SAINT-MARTIN. — Montmartre.

Cabarets artistiques

LE CARILLON. — 21 heures : Oui, j'aime bien ! revue.

LES NOCTAMBULES. — Tous les soirs, à 21 heures, les « As » de la chanson : Vincent Hyspa, Jack Cazol, Noël-Noël, Paul Grotte, Raymond Bartel, Eugène Rossi, Augustin Martini. « Chambre à louer », revue. Dimanches et fêtes, matinales à 15 heures.

LE GRENIER DE GRINGOIRE (6, rue des Abbesses). — A 21 heures : Charles d'Avray et les chansonniers : Dornano, Brubach, Géo Robert, Loraël. Mmes Jane Marsan, Line de Tarbes. Spectacle d'art et d'éducation.

LE GRILLON (48, boulevard Saint-Michel). — 21 heures : « Têtes de Sport et Têtes de l'Art », revue. Les Chansons de la butte.

LE PERCHOIR. — 21 heures : Jeux... n'sais quoi.

LA CHAUMIERE. — 21 heures : Spectacle varié.

LA VACHE ENRAGEE (4, place Constantin Pequeur). — 20 h. 30 : Vallée d'art ; Maurice Hallé et les chansonniers.

LE PIERROT NOIR (11, rue Germain-Pilon). — Dranoff et les chansonniers.

A travers le Monde

COMMUNIQUES DE L'A. I. T.

La lutte de classe chez les mineurs allemands

La lutte violente des mineurs allemands s'est terminée par une défaite de la classe ouvrière. Nous jugeons utile de donner un aperçu sur la grande importance de cette lutte.

Après la fin de l'aventure de la Ruhr, le travail fut de nouveau remis lentement en route. Les patrons et les maîtres des mines déclarèrent que leurs engagements envers les alliés faisaient la production inférieure, et qu'ils ne pouvaient laisser les mines ouvrières que si les heures de travail des ouvriers étaient prolongées, afin d'augmenter la production. Sous la pression des chefs des syndicats réformistes et des socialistes, les mineurs consentirent en automne dernier à un contrat collectif acceptant l'accomplissement d'heures supplémentaires jusqu'en avril 1924. Mais les salaires étaient tellement bas, et les prix des denrées alimentaires et des objets de première nécessité élevés, que la situation du prolétariat est encore plus pénible que pendant le plus terrible temps de la période d'inflation.

La misère prit des dimensions effroyables. Non seulement les 80 000 enfants sont tellement affaiblis que la plupart sont tuberculeux, mais la misère étreint les huit heures et plus de travail aux mines, ils ne parvenaient même pas à se procurer pour leur maigre salaire, suffisamment de pain et de pommes de terre.

C'est dans ces conditions que lors de l'échec du traité à la fin d'avril, les mineurs ne se contentèrent pas de réclamer une augmentation de salaire, mais aussi la suppression des heures supplémentaires. Les communistes incitèrent les mineurs à la grève générale; ceux-ci pourtant entreprirent une autre action qui est depuis longtemps préconisée par les syndicalistes révolutionnaires. Le 7 mai, ils quittèrent le travail après sept heures de présence, les patrons ayant été intraitables dans tous les pourparlers. Ce voyant les patrons déclarèrent le lock-out dans toute la région de la Ruhr. Un tarif minimum général étant établi pour toute l'Allemagne, les mineurs de la Saxe, de l'Allemagne centrale et de Haute-Silésie entrèrent aussi en lutte. Dans la région de la Ruhr seulement, il y avait 600.000 mineurs lock-outés, auxquels s'ajoutaient ceux des autres parties de charbon, d'autres industries durent réduire la production, certaines fabriques durent même fermer complètement.

Le patronat et les mineurs ne voulurent pas céder. Le gouvernement fit des tentatives de négociations et invita les leaders des syndicats chrétiens et des organisations réformistes des mineurs ainsi que les représentants patronaux à se réunir au Ministère du Travail et de l'Economie pour y débiter. On arriva à un arbitrage auquel souscrivirent aussi bien les représentants patronaux que les leaders ouvriers. Cet arbitrage ne changeait pourtant rien à l'état de chose ancien. Les mineurs étaient réduits à continuer les heures supplémentaires jusqu'au mois de juin 1925, et ne devaient obtenir qu'une minime augmentation de salaire.

Les mineurs rejetèrent cet arbitrage et désavouèrent leurs leaders. La lutte continua. Le gouvernement renouvela ses tentatives. Les discussions reprirent, et un deuxième arbitrage fut proposé. La prolongation des heures de travail devait seulement se prolonger jusqu'à septembre de cette année, et 5 0/0 de plus devaient être accordés. Cet arbitrage fut encore accepté des patrons et des représentants ouvriers. Ces derniers y voyaient un résultat pour les mineurs. Ils se rendirent immédiatement dans la région de la Ruhr et insistèrent près des ouvriers pour le leur faire accepter. Les mineurs rejetèrent encore une fois ces conditions dans leur réunion de délégués. Seuls les délégués des syndicats chrétiens l'adoptèrent.

L'unité de lutte était alors détruite par l'œuvre de briseurs de grève des syndicats chrétiens. Pourtant les syndicats réformistes auraient pu, grâce à leur supériorité numérique, contraindre les chrétiens à changer de tactique. Au lieu de cela, les chefs des vieux syndicats mirent tout en œuvre pour faire accepter le contrat aux

membres des organisations réformistes, c'est-à-dire reprendre le travail en d'autres mots, saloter la grève. N'y réussissant pas, ils se tournèrent vers le gouvernement, lui demandant de rendre le contrat obligatoire, ce qui ne tarda pas à se réaliser. La classe ouvrière allemande avec sa forte croyance en la légalité, sentit un tel respect devant un contrat sanctionné par l'Etat, que les mêmes délégués des mineurs qui deux jours plus tôt avaient rejeté le contrat, l'acceptèrent à une très grosse majorité. Il faut cependant aussi considérer que les mineurs étaient en grève depuis déjà quatre semaines, et que la solidarité du reste de la classe ouvrière s'était montrée très modérée.

Ainsi se termine ce grand mouvement. Le temps de travail sera, jusqu'au mois de septembre, de huit heures dans le sous-sol et de neuf à treize heures à la surface. Les salaires seront élevés d'un peu. Les mineurs vont de nouveau retourner sous le joug, les forces dépeuplées dans ce mouvement l'ont été vainement.

Le mouvement syndicaliste révolutionnaire en Allemagne n'est pas encore assez fort ni assez influent pour pouvoir imprimer une direction dans de telles luttes. Les communistes furent encore plus impuissants devant l'influence des réformistes. Nous devons constater tristement que les communistes et les réformistes des autres pays ont, en fait, fortement aidé matériellement leurs camarades. Le secours de l'A. I. T. fut malheureusement minime. Le prochain Congrès de l'A. I. T. en septembre devra s'occuper de la question de la solidarité internationale ainsi que des grèves internationales.

Il est nécessaire que le syndicalisme révolutionnaire manifeste pratiquement la solidarité financière. La lutte des mineurs allemands aurait pu avoir d'autres suites si la classe ouvrière allemande en entier avait déclaré une grève générale contre l'arrogance des patrons. Alors le capitalisme et l'Etat auraient vu dans la classe ouvrière une puissance qui ne s'était pas encore présentée. Et si la grève générale dans un pays ne suffisait pas, une grève générale internationale devait être déclarée. Cette tactique doit à l'avenir être comprise de la classe ouvrière révolutionnaire. La leçon de la lutte des mineurs doit en servir d'exemple.

(Communiqué par le Service de Presse de l'Association internationale des Travailleurs.)

ITALIE

L'HYPOCRISIE DE MUSSOLINI

Rome, 24 juin. — M. Mussolini a fait aujourd'hui des déclarations au Sénat. Après avoir renouvelé les expressions de regret à propos de l'assassinat de M. Matteotti, il précise les conditions dans lesquelles l'instruction a été menée. Il dit : « La justice suivra son cours sans égard pour personne. Le Sénat s'associera aux protestations de la magistrature italienne contre les insinuations étrangères. L'honneur de la nation n'est pas engagé. Les violences socialistes appartiennent au passé, mais les intentions des socialistes ne sont pas meilleures pour l'avenir. Je désire relever la correction envers nous des Parlements étrangers, et notamment du Conseil national suisse, qui refuse d'intervenir dans les affaires intérieures de l'Italie. »

Après avoir rappelé les efforts accomplis depuis la marche sur Rome pour le rétablissement de l'ordre, l'usage fait des pleins pouvoirs, la dissolution de la Chambre, les élections pour tirer la conclusion que toutes les manifestations de M. Mussolini tendaient à accélérer la reconstruction de l'Italie, M. Mussolini poursuit : « Pour mon dernier discours à la Chambre, je me suis adressé directement à la nation. Une nouvelle ère allait commencer. Mon successeur, M. Foderzini, poursuivra l'œuvre commencée. Mais il faut savoir que c'est moi qui l'ai désigné. »

Il relève que les communistes sont détachés du bloc de l'opposition, et que la grève n'a pas éclaté, et dit en terminant :

« Le gouvernement restera à sa place. Il n'est pas exclu que je puisse en modifier la composition, mais il a le devoir de poursuivre son action. La dissolution de la Chambre et de nouvelles élections déclencheraient une crise terrible. Le fascisme n'est pas abattu par la rafale; il est seulement frappé. Il faut éviter l'irréparable. »

L'objectif de ma politique est immuable. Il consiste à arriver à une situation normale, à disperser les résidus de l'illégalité et à réaliser la concorde. »

Mussolini regrette que ses complices aient sur ses ordres sans doute, assassiné Matteotti. Maintenant que l'opinion publique est saisie de l'affaire, le misérable se désolidarise de ses sbires. Il les abandonne à la justice fureur publique, mais pourra-t-il empêcher un Duvigne de parler, de révéler toute l'ignominie de sa politique ?

La grève des boulangers

(SUITE)

Et à 19 heures, la grève immédiate était votée par acclamations, dans le texte d'un ordre du jour réclamant la suppression du travail de nuit, l'application du repos hebdomadaire et l'augmentation du salaire sur la base de 5 fr. 40 la journée.

Naturellement, les coopératives comme la Fraternelle, la Bellevilloise et celles qui appliquent les conditions syndicales depuis longtemps, tout en vendant le pain moins cher que les patrons, ont été autorisées à travailler.

La grève ne durera pas longtemps, car Paris ne peut pas rester sans pain, parce que la demande des « mineurs blancs » est aussi modeste que justifiée, et aussi parce que les grévistes ont engagé la lutte dans des conditions qui appellent le succès. Hier, les mitrons ont montré par leur présence rue de la Grange-aux-Belles et par leur enthousiasme qu'ils étaient restés fidèles à leur passé.

Plus de pourparlers, plus de discours ronflants, mais des actes, on l'a dit, et c'est à l'unanimité qu'ils ont voté la grève. Aujourd'hui, l'organisation de la lutte commence. Aucun retard ne doit pouvoir entrer dans un journal, l'action directe entre en jeu, la chaussure à clous et les pavés sont d'actualité.

La lutte doit être courte, mais elle doit compter hier les mitrons ont bien affirmé leur volonté de ne pas y aller avec le doigt de la cuillère. Il est certain que la fillette de M. Naudin va avoir du travail sur la planche, car les mitrons ne sont pas des poules mouillées et lorsqu'ils sont décidés à l'action, ce ne sont pas les sbires de la troisième République qui pourraient les empêcher. Ils le firent d'ailleurs bien voir dans le passé et l'ex-préfet Lépine doit s'en souvenir.

Aujourd'hui, réunion et pointage de cartes dans toutes les sections à partir de 9 heures du matin. A 1 heure, réunion du comité de grève, et à 2 heures, meeting central à la Maison des Syndicats, 33, rue de la Grange-aux-Belles.

Adresses des sections :

1^{re} et 6^{es} arrondissements, chez Edouard, qual. Conté, 7.
2^e, 20, rue Charlemagne.
3^e, 6, rue Lanneau.
4^e, Bourse du Travail.
5^e, 2, rue Saint-Bernard.
6^e, 4, rue Pleyel.
7^e, 163, boulevard de l'Hôpital.
8^e, 111, rue du Château.
9^e, 172, rue Legendre.
10^e, 18, rue de Cambonne.
11^e, 172, rue Legendre.
12^e, 42, rue Doudeauville.
13^e, Café Furlant, 40, avenue Secrétan.
14^e, à la Bellevilloise, 23, rue Boyer.
15^e, Asnières, 11, rue Jean-Jaures.
Boulogne, 85, boulevard de Strasbourg.
Bourg-la-Reine, Bureau de tabac, place Condorcet.
Charenton, 26, quai des Carrières.
Choisy-le-Roi, 25, rue Auguste-Blanqui.
Clichy, 60, rue de Paris.
Enghein, 1, Grande-Rue.
Ivry, 74, rue du Parc ou 50, rue de Seine.
Levallois, 28, rue Cavé.
Le Raincy, 56, route Nationale, chez Hardy, Tourche de Pavillons.
Noisy-le-Sec, 58, rue de la Forge.
Nogent-sur-Marne, Maison Vaylet, 162, Grande-Rue.
Pantin, 96, rue de Paris.
Puteaux, 9 bis, avenue de la Défense.
Saint-Denis, 4, rue Suger (Bourse du Travail).
Saint-Ouen, 57, avenue des Batignolles.
Saint-Germain, 38, rue de Mareuil (Bourse du Travail).
Vanves, à la Mairie de Vanves.
Villeneuve-Saint-Georges, chez Bouniot, en face la Gare.
Vincennes, 93, rue de Fontenay.
Mantes, Café de la Poste.
Romainville, 39, rue de Paris.

En lisant les autres...

L'impôt sur le Capital

De Camille Bouche, dans le Rappel :

« Vous me dites : Ferez-vous l'impôt sur le capital ? Je vous réponds nettement, franchement : Dans les circonstances présentes, non ! » Ainsi parla M. Herriot, répondant à M. Bokanowski, qui l'interrogeait pour savoir si le nouveau gouvernement demanderait le vote de l'impôt sur le capital.

Voilà donc un problème résolu. Solution momentanée, d'ailleurs. Elle ne vaut, si l'on croit le président du Conseil, que « dans les circonstances actuelles », car « si l'impôt sur le capital était superposé à l'impôt sur le revenu tel qu'il se présente actuellement, il ne s'appliquerait qu'aux honnêtes citoyens : ce serait un second impôt des poires ».

Donc, pour employer les mots de « Temps », « simple ajournement et, en fait, perspective d'une application de l'impôt sur le capital. Il s'agit pour l'instant de préparer cette mesure, en utilisant à cet effet les instruments de fiscalité personnelle qu'une équivoque a brisé sous le nom d'impôt sur le revenu ».

Au vrai, tous les impôts ne s'abritent-ils pas sous l'équivoque ? Et qui sait si, quelque jour, l'impôt sur le capital ne masquera pas la faillite de l'impôt sur le revenu ?

Et, en profondeur de l'impôt global, tel qu'il est pratiqué, ce n'est pas tant l'« acquisition » qu'il détermine que la paresse qu'il fait naître.

Avec les taux pratiques, l'effort n'est plus payé. Et plutôt que de risquer la ruine dans l'instabilité des affaires, nombreux sont ceux qui préfèrent partir dans la maison familiale, en vivant des rentes tranquilles que produisent les bons du Trésor.

Il faudra donc trouver une nouvelle formule qui payera le risque.

On pourra l'appeler impôt sur le capital et chacun s'en accommodera, si cet impôt, basé sur les signes extérieurs, se traduit, en définitive, par une taxe annuelle, proportionnée au capital possédé.

Oui, mais si on supprimait purement et simplement le capital ?

De l'humour

De Marcel Achard, dans Paris-Soir :

Mesdames, Messieurs ! Je suis un rigolo. Vous avez devant vous un rigolo. Un type officiellement rigolo. Je dirai plus : un humoriste. Et personne n'en peut douter. Douze de mes amis l'ont affirmé au cours d'une séance légèrement solennelle. Et puis, il y a la mille francs du prix... Donc, je suis un rigolo.

C'est une drôle d'impression. On se réveille un matin, frais, dispos, sans idées générales. Et, le soir, on devient subitement drôle. Finis, les bonnes petites flâneries, le doux désœuvrement, le « douce farniente ».

Il faut observer. Désormais, le coup d'aile d'algèbre doit noter au passage le ridicule des hommes.

De spectateur on devient observateur. Ses aventures les plus indiscutablement personnelles deviennent prétextes à des développements humoristiques.

Tout geste de sa maîtresse finira d'excellente manière le conte destiné à son journal. Telles ennuies échangées fourniront un éternel dialogue.

Et le comique deviendra une espèce de routine avec l'obligation qui naît d'être bête, maladroitement rigolo.

Seulement, voilà : qu'est-ce que l'humour ?

Il ne suffit pas d'être drôle dans le journalisme. Il faut encore avoir quelques idées personnelles sur l'humour.

Où, tout au moins, en donner une définition originale.

J'aime beaucoup celle de O'Henny : « La fantaisie de l'humour est à peu près la seule occasion qu'on ait de dire la vérité. »

Je ne déteste pas celle de Pirandello : « Vous voyez, une vieille femme outragée ment farcie. Vous voyez, une vieille femme outragée ment farcie. Vous voyez, une vieille femme outragée ment farcie. »

Et malgré cela, cet homme battait le tambour mieux que personne.

Mark Twain, qui cite ce propos, croit que l'humour est plus dans la façon dont l'histoire est contée que dans l'histoire même.

Et ça continue encore pendant une centaine de lignes, et je vous jure que ce n'est vraiment pas drôle. C'est même bien assommant ! Il est vrai qu'il n'y a guère d'humoristes qui soient drôles !...

Daudet have

Le crapaud de l'Action française doit être encore dévoré par des parasites, disons par des « totos ». Il gueule et dit des âneries aussi adipeuses que lui :

Aucun régime, à aucune époque de notre his-

toire, n'a autant araisé et avili le sens élémentaire de la Justice et de la simple humanité que l'a fait la démocratie, dans les affaires criminelles de Plateau et de notre petit Philippe. Le déshonneur en pèsera éternellement sur les noms méprisés de Millerand et de Poincaré ; plus durement encore sur le nom de Millerand qui, ayant des enfants, peut concevoir ce qu'est, pour un père, le meurtre, concerté par la police, et impuni, de son fils, âgé de quatorze ans et demi, livré aux indicateurs du « Libérateur », poursuivi, traqué et abattu chez un de ces indicateurs, par onze policiers — au moins ! — dont un contrôleur général, et quatre commissaires divisionnaires... lesquels, depuis, ont menti à qui mieux mieux au juge d'instruction ! Mais, que le « Messagero » et autres confrères italiens en soient bien persuadés : cette cohorte de faux juristes... summum jus, summum injuria... de robins foreurs, pendus sur leurs grimoires pour ne pas voir le cadavre d'un héros et celui d'un enfant de quatorze ans, de plumeaux esclaves ou apeurés, de Catons sycophantes, ratiocinateurs ou sanglants, tout cela ce n'est pas la France ; c'est la démocratie à l'écologie de bois : c'est ce magma de peur, de paroles, d'intrigue et de papier, qu'on appelle le suffrage universel ; c'est le libéralisme imbécile et paniquard ; ce n'est pas la France. Derrière ces poutres de son et de carton, bonnes à livrer les clés de la cité à l'ennemi ou à l'ennemi, il y a, en France, une imposante réserve d'hommes résolus, de tous les milieux, de toutes conditions, qui assistent à ces spectacles sanglants et hideux, qui les jugent, qui attend patiemment que l'école soit faite, que la preuve soit faite jusqu'au bout, et qui, lorsque tout semblera perdu, sauvera tout... avec l'aide de Dieu.

Après cela il n'y a plus qu'à rigoler... Mais le truc commence à être usé, on reconnaît que le gros Léon ne sait plus de quoi entretenir ses rombières, à ce fait que les anarchistes apparaissent au cours de son article. Quel fanfaron, mais à part cela, nous sommes forcés de constater que le maintien d'un Marlier à la direction de la Sûreté est un pur scandale !

M. Herriot aurait conféré avec Rakowski

Londres, 24 juin. — La Morning Post assure que M. Herriot aurait conféré dimanche soir, à l'Hôtel Claridge, avec M. Rakowski, délégué russe à la Conférence de Londres.

Et si à présent les bolcheviks « tapent » encore sur Herriot au sujet de son voyage en Russie ce sera du chiqué.

A TRAVERS LE PAYS

LE VENT JETTE UNE AUTO CONTRE UN ARBRE

Perpignan, 24 juin. — Le vent du nord ouest soufflant en tempête a provoqué des accidents sur la route Nationale 116. A proximité de Nefach, le vent a projeté une auto contre un arbre. M. Jean Tont, qui la conduisait, a été blessé.

A VINGT ANS, IL EST GONDAMNE

Arras, 24 juin. — La Cour d'assises du Pas-de-Calais a jugé aujourd'hui Madoux, un gamin de 20 ans, accusé d'avoir volé puis tué une vieille épicière âgée de 74 ans. L'accusé, qui paraît à peine ses 20 ans, a tout avoué.

Comme le procureur de la République évoquait dans son réquisitoire la figure de la victime, le gamin tomba, en proie à une crise nerveuse.

Après la suspension d'audience provoquée par cet incident, le procureur termina son réquisitoire, réclamant la peine capitale, ce qui témoigne de son degré d'abjection.

Le défenseur, M. Piquets prononça une plaidoirie émouvante.

Sur verdict affirmatif, mais accordant les circonstances atténuantes, Madoux fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Et c'est ça la justice... Voilà un enfant de 20 ans, qui moisira toute sa vie au bagne qui ne sera plus jamais libre... Et à qui alors devrait-on condamner les grands criminels de guerre, les Mangin et autres...

LE REVOLVER ETAIT CHARGE

Versailles, 24 juin. — En manipulant un revolver, M. Emile Caseneuve, employé de chemin de fer à Argenteuil, a tué accidentellement son camarade Louis Olivier, âgé de 23 ans.

LES PASSAGES A NIVEAU

Versailles, 24 juin. — M. Germain Feurs, âgé de 50 ans, industriel à Maisse, voyageant à bicyclette, voulait franchir un passage à niveau, près de la gare de Maigny lorsqu'il fut tamponné par un train de voyageurs et tué net.

FEUILLETON DU LIBERTAIRE DU 25 JUIN 1925. — N° 9.

Illusions perdues

par Honoré de Balzac

PREMIERE PARTIE

LES DEUX POÈTES

Ils s'échauffaient à ces grands foyers, ils essayaient en des œuvres avortées ou prises, quittées et reprises avec ardeur, ils travaillaient continuellement, sans lasser les inépuisables forces de la jeunesse.

Egalement pauvres, mais dévorés par l'amour de l'art et de la science, ils oublièrent la misère présente en s'occupant à jeter les fondements de leur renommée.

— Lucien, sais-tu ce que je viens de recevoir de Paris ? dit l'imprimeur en tirant de sa poche un petit volume in-18. Ecoute !

David lui, comme savent lire les poètes, l'idylle d'André de Chénier intitulée Nérée, puis celle du Jeune Malade, puis l'épigramme sur le suicide, celle dans le goût ancien, et les deux derniers laments.

— Voilà donc ce qu'est André de Chénier ! s'écria Lucien à plusieurs reprises. Il est désespérant, répétait-il pour la troisième fois quand David, trop ému pour continuer, lui laissa prendre le volume. Un poète retrouvé par un poète ! dit-il en voyant la signature de la préface.

— Après avoir produit ce volume, reprit David, Chénier croyait n'avoir rien fait qui fût digne d'être publié.

Lucien lut à son tour l'épigramme de l'Aveugle et plusieurs élégies. Quand il tomba sur le fragment :

S'ils n'ont point de bonheur, en est-il sur la terre ?

Il baisa le livre, et les deux amis pleurèrent, car tous deux aimaient avec idolâtrie. Les pampres s'étaient colorés, les vieux murs de la maison, fendillés, bossués, inégalement traversés par d'ignobles lézardes, avaient été revêtus de cannelures, de bossages, de bas-reliefs et des innombrables chefs-d'œuvre de je ne sais quelle architecture par les doigts d'une fée. La fantasia avait secoué ses fleurs et ses rubis sur la petite cour obscure.

La Camille d'André Chénier était devenue pour David son Eve adorée, et pour Lucien une grande dame qu'il courtisait.

La poésie avait secoué les pans majestueux de sa robe étoilée sur l'atelier où typographie.

grimaçaient les singes et les ours de la Cinquième sonnaient, mais les deux amis n'avaient ni faim, ni soif ; la vie leur était un rêve d'or, ils avaient tous les trésors de la terre à leurs pieds. Ils apercevaient ce coin d'horizon bleuâtre indiqué du doigt par l'Espérance à ceux dont la vie est orageuse, et auxquels sa voix de sirène dit : « Allez, volez, vous échapperez au malheur par cet espace d'or, d'argent ou d'azur. »

En ce moment, un apprenti nommé Cérizet, un gamin de Paris que David avait fait venir à Angoulême, ouvrit la petite porte vitrée qui donnait de l'atelier dans la cour, et désigna les deux amis à un inconnu qui s'avancé vers eux en les saluant.

— Monsieur, dit-il à David en tirant de sa poche un énorme cahier, voici un mémoire que je désirerais faire imprimer, voudriez-vous évaluer ce qu'il coûtera ?

— Monsieur, nous n'imprimons pas des manuscrits si considérables, répondit David sans regarder le cahier : voyez MM. Cointet.

— Mais nous avons cependant un très joli caractère qui pourrait convenir, observa Lucien en prenant le manuscrit. Il faudrait que vous eussiez la complaisance de revenir demain, et de nous laisser votre ouvrage pour estimer les frais d'impression.

— N'est-ce pas à M. Lucien Chardon que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur, répondit le prote.

— Je suis heureux, monsieur, dit l'auteur, d'avoir pu rencontrer un jeune poète promis à de si belles destinées. Je suis enivré par madame de Bargeton.

En entendant ce nom, Lucien rougit et

balbutia quelques mots pour exprimer sa reconnaissance de l'intérêt que lui portait madame de Bargeton. David remarqua la rougeur et l'embarras de son ami, qu'il laissa soutenir la conversation avec le gentilhomme campagnard, auteur d'un mémoire sur la culture des vers à sole, et que la vanité poussait à se faire imprimer pour pouvoir être lu par ses collègues de la Société d'agriculture.

Eh bien, Lucien, dit David quand le gentilhomme se leva, aimerais-tu madame de Bargeton ?

— Eperdument !

— Mais vous êtes plus séparés l'un de l'autre par les préjugés que si vous étiez, elle à Pékin, toi dans le Groënland.

— La volonté de deux amants triomphe de tout, dit Lucien en baissant les yeux.

— Tu nous oublieras, répondit le craintif amant de la belle Eve.

— Peut-être t'ajai, au contraire, sacrifié ma maîtresse, s'écria Lucien.

— Que veux-tu dire ?

— Malgré mon amour, malgré les divers intérêts qui me portent à m'impatroniser chez elle, je lui ai dit que je n'y retournerais jamais si un homme de qui les talents étaient supérieurs aux miens, dont l'avenir devait être glorieux, si David Séchard, mon frère, mon ami, n'y était reçu. Je dois trouver une réponse à la maison. Mais, quoi que tous les aristocrates soient invités ce soir pour m'entendre lire des vers, si la réponse est négative, je ne remettrai jamais les pieds chez madame de Bargeton.

David serra violemment la main de Lucien, après s'être essuyé les yeux. Six heures sonneront.

— Eve doit être inquiète ; adieu, dit brusquement Lucien.

Il s'échappa, laissant David en proie à l'une de ces émotions que l'on ne sent

(A suivre.)

L'Action et la Pensée des Travailleurs

Le Bâtiment dans le mouvement ouvrier

(suite et fin)

Les ouvriers du Bâtiment ont ouvert une lèche, tracée une nouvelle voie à l'humanité, avec des devoirs nouveaux et des droits jusqu'à un certain temps méconnus. Ces droits ils les ont gagnés et imposés par l'organisation syndicale et par l'action directe.

Et à côté d'eux d'autres travailleurs se sont groupés et organisés pour agrandir le noyau des révoltes et former la grande famille du travail qui dresse au vent comme un drapeau rouge de la révolte ouvrière et de la liberté.

Combattants tenaces et courageux sur le terrain de la lutte de classe, ils ont toujours été et sont encore aujourd'hui solidaires avec tous ceux qui, sans distinction de catégorie, se battent pour l'émancipation prolétarienne et pour la justice sociale.

On peut, à raison, dire que leur appui n'a jamais manqué au cours des batailles ouvrières aussi bien pour faciliter la victoire que pour atténuer ou réparer les pertes et les dégâts d'une défaite.

Ces notes sur l'action qu'ils ont appliquée dans la lutte de classe représentent pour nous un patrimoine historique dont les uns et les autres nous pouvons être fiers, et nous inspirer pour persévérer dans la lutte, pour fortifier notre esprit de révolte, pour consolider nos organisations et pour arriver à la conquête des droits que le patronat et le capitalisme nous contestent.

Il ne faut pas oublier que les conditions du prolétariat ont empiré depuis quelque temps et continuent de plus en plus à être mauvaises. Nous en subissons inévitablement les conséquences.

La crise que nous traversons aujourd'hui est presque aussi grave que celle que nous avons traversée il y a une vingtaine d'années, malgré que beaucoup en ignorent.

A cette époque-là, c'était l'ignorance en matière d'organisation et il y avait une quantité énorme de préjugés qui faisaient entraver à l'œuvre de formation et de consolidation des syndicats. Aujourd'hui nous avons d'autres obstacles, bien plus graves et plus dangereux contre lesquels il faut réagir énergiquement.

La classe capitaliste essaye de prendre le dessus, elle a gagné du terrain quelque part, et maintenant elle attaque en plein le syndicalisme ouvrier, sans choisir ses moyens de lutte. Elle va de la corruption à la menace, elle attaque ouvertement et en dessous, selon les cas, et ne laisse rien de côté pour abattre le géant qui pourrait d'un jour à l'autre renverser le régime de la société actuelle.

Nous savons que nombre d'ouvriers ont été mis à la porte parce qu'ils préchaient l'organisation et distribuaient des journaux ou des tracts. Aussi la lutte que les patrons mènent contre les délégués de chantiers, est sans merci car ils veulent obstinément se débarrasser de ces éléments qui représentent en effet un noyau d'avant-garde.

Le travail à la tâche et la substitution de la main-d'œuvre étrangère à celle locale (parce que plus servile et à meilleur marché) sont là des armes puissantes dans les mains des patrons, pour réduire et anéantir la force et l'action du syndicat ouvrier.

Les travailleurs ont tous, par conséquent,

le devoir impérieux de réagir contre ces manœuvres patronales qui visent la masse entière des ouvriers et frappent aussi bien ceux qui sont syndiqués que ceux qui ne le sont pas, ainsi que ceux qui travaillent à leur compte et se font parfois l'illusion d'être plus libres et d'échapper à la rapacité patronale.

Il en résulte aussi que l'égoïsme du gain pousse une partie des ouvriers à exécuter une surproduction excessive en portant atteinte à l'horaire et aux us et coutumes des chantiers.

Contre ce système doivent s'insurger tous ceux qui ont encore le sens du devoir syndical, car tout cela ne doit plus exister.

Revenons au travail en régie, au travail à l'heure et supprimons le travail aux pièces qui est cause de tant de maux et de dangers pour l'organisation ouvrière.

Travaillons en producteurs conscients de nos devoirs et de nos droits, sans oublier le problème syndical et faisons de sorte que la masse s'occupe sérieusement de nos conceptions humanitaires et de notre idéal d'émancipation et de liberté.

Servons-nous du mécontentement qui règne parmi les exploités et faisons de manière que le besoin, la misère, les malheurs qui nous frappent soient un stimulant pour la lutte à fond contre le capitalisme parasite et réactionnaire. Et surtout vous, les gars du Bâtiment, soyez encore et toujours à l'avant-garde du mouvement, avant-garde active et audacieuse.

Serrons nos rangs, faisons de chaque exploité un rebelle, faisons de la foule des parias une armée forte et capable de réagir contre tous les éléments et toutes les causes de dissolution qui tarissent l'organisation ouvrière. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions rester sur le chemin de l'action directe, pour le syndicalisme révolutionnaire sans aucune influence des partis politiques et des politiciens.

Pendant que la marée réactionnaire tente de submerger tout ce qui est encore sain dans ce pays, c'est notre devoir de dresser au-dessus des flots le drapeau flamboyant de la lutte de classe sur lequel est synthétisée cette doctrine : « L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ».

Que ce drapeau soit un signal d'appel et de ralliement pour tous les camarades, et qu'il soit en même temps un phare lumineux pour indiquer le chemin à ces travailleurs qui, s'étant égarés sur les voies tortueuses des compromis politiques, veulent encore sincèrement et honnêtement marcher vers l'émancipation humaine et la Révolution sociale.

Travailleurs du Bâtiment, prenons nos places dans la bataille et serrons nos files contre l'offensive patronale qui se déclenche dans le but de nous rendre à l'esclavage.

Soyons forts et la victoire sera à nous, comme elle l'a été toujours dans le passé. Elle sera à nous parce qu'unis nous serons invincibles.

Vive le Proletariat du Bâtiment ! Vive le Syndicalisme ouvrier et révolutionnaire !

FIN

Vittorio MESSEROTTI.

Aux travailleurs du Bâtiment

Sous ce même titre nous répondons à l'entrefflet paru dans la Voie Ouvrière du 20 juin et dans l'Humanité du 23 juin, signé : la C. E. de la Minorité du Bâtiment.

A l'heure où toutes les forces ouvrières se coalisent contre le fascisme meurtrier, cette « C. E. de la Minorité » ose protester contre la participation des camarades Jouteau et Jolivet au meeting du Palais de la Mutualité organisé par le Comité de Défense Sociale de Paris. Ce meeting avait pour but de réagir contre les Mussolini assassins et de protester contre les turberies de tous nos camarades italiens, victimes du fascisme.

Les camarades du Comité de Défense Sociale et de l'Union Syndicale Italienne demandent Jouteau et Jolivet pour prendre place au Bureau. Hubert fut empêché et remplacé par Jolivet. Le camarade Guiraud, de l'Union Confédérée, présida. A cette réunion prirent la parole : Borghi, secrétaire de l'Union Syndicale Italienne ; Caporali, du Parti Socialiste Unitaire Italien ; Capocci, de la C. G. T. ; Paul Faure, du Parti Socialiste Français ; Lafont, du Parti Socialiste Communiste ; Sabri, des Anarchistes ; Besnard, du Comité de Défense Sociale, et un membre de l'A.R.A.C.

Un autre meeting avait lieu le même jour, organisé par la C. G. T. U. et le Parti Communiste où Doriol, du Parti Communiste Français, et un orateur du P. C. Italien prirent la parole. Simple coïncidence.

Ce fut un succès complet contre le fascisme dans ces deux réunions.

Et cette « C. E. de la Minorité » reproche dans sa presse à nos camarades du Bâtiment d'avoir assisté à un meeting où toutes les forces ouvrières étaient réunies. Mais, où nous ne comprenons pas ces reproches, c'est quand dans le même journal et à côté de l'article de cette « C. E. de la Minorité », nous lisons l'appel à l'union contre le fascisme du Comité d'Action, s'adressant à la C. G. T. Confédérée et au même parti socialiste que cette « C. E. de la Minorité » discrédite tant ailleurs. Alors ?...

Nous ne ferons pas grief à cela, pas plus que nous reprocherons au groupe communiste de la Chambre, adhérent de cette « C. E. de la Minorité » de s'allier avec la droite dans ses votes contre un ministère, cela nous importe peu ; mais nous dirons à cette « C. E. de la Minorité », afin qu'elle le sache bien, que le Syndicalisme fera toujours ses affaires lui-même, sans s'occuper d'elle, et s'il y a à faire œuvre révolutionnaire à côté, les militants du Bâtiment n'iront pas demander la permission à la « C. E. de la Minorité » pour faire entendre leurs voix et s'unir avec tous ceux qui sauront sans relâche les institutions néfastes et les crimes sans nom.

A cela, cette « C. E. de la Minorité » ne peut en dire autant, son alliance avec des faibles et ses divisions voulues lui ordonnaient le silence. Elle l'a rompu, tant pis pour elle !

Aux derniers C. N. et C. C. N., il avait été décidé, d'accord avec les délégués, de ne plus répondre aux méchancetés et aux calomnies de cette « C. E. de la Minorité », ne voulant pas faire de polémiques pouvant aggraver nos divisions actuelles.

Cette « C. E. de la Minorité » nous contraint à sortir de notre réserve. Ce n'est pas nous qui l'avons voulu, et nous profitons de cette circonstance pour avertir les organisations des provocations sans fin de cette « C. E. de la Minorité ».

Ceci dit, les travailleurs du Bâtiment comprendront notre geste. Nous, nous disons à cette « C. E. de la Minorité » que partout et toujours nous ferons respecter l'autonomie du Syndicalisme, violée par cette même « C. E. de la Minorité », minorité de haine, minorité non fédérée, non confédérée, minorité de désorganisation des syndicats et des syndiqués que nous ne répondrons plus désormais à l'œuvre de scission que préparent les Vedette et consorts, dignes émules des Teulade et Nicolas, mais que nous continuerons sans relâche, malgré les scissionsnistes, l'œuvre d'unité demandée par tous les travailleurs pour le salut du Syndicalisme.

JOUTEAU, JOLIVET.

Le placement de la main-d'œuvre

Le rapport du mois de mai de l'Office départemental du Placement et de la Statistique du Travail de la Seine nous apprend qu'à cette époque le marché du travail montre tous les ans un regain d'activité, moins marqué du reste que celui qu'on observe à la fin de la saison d'été. Le chiffre des placements (28.553) s'est élevé à un niveau qui n'avait jamais encore été atteint.

Certaines catégories de professions ont pourtant subi le contre-coup de circonstances ou d'événements défavorables. La boucherie a souffert de la hausse des cours ; les restaurateurs-limonadiers ont été affectés par la grève des cuisiniers ; un ralentissement anormal de la fabrication s'est manifesté dans la confiserie.

Dans l'ensemble, les résultats obtenus par l'Office départemental font ressortir la puissance de cette institution, qui est devenue le grand et indispensable régulateur du marché du travail dans la région parisienne et cela même pour les professions en apparence le plus réfractaires à la discipline du placement paritaire, comme, par exemple, celle des artistes dramatiques et lyriques.

Pour les accidentés du travail

La commission des finances du Sénat, réunie vendredi, a approuvé deux rapports de M. Louis Pasquet, concluant au vote de deux projets de loi ayant pour objet d'autoriser la majoration de certaines allocations payées aux victimes des accidents du travail.

Ces projets n'ont pas de répercussion budgétaire directe, les allocations dont il s'agit étant servies grâce aux versements patronaux.

La "Bataille Syndicaliste"

Le numéro 21, deuxième année, vient de paraître. Le numéro, 25 centimes.

Au sommaire : Soyons syndicalistes, de Jouteau ; Comités d'usines, de Chevalier ; Dangereuse illusion, de Le Pen ; La Situation politique et le Syndicalisme, de M. et F. Mayoux ; Etudes syndicalistes, par X... ; La Commune, par X... ; Les Elections, de Verdier ; Echos, Communications des organisations de la minorité, de Paris, de province ; Notes économiques, etc.

S'adresser à Chevalier, 71, boulevard de la Villette, Paris (10^e).

LA PRESSE OUVRIERE

Même chez l'individu le plus mauvais, il y a encore quelque chose de bon, déclare Victor Hugo.

Quand on lit les nombreux journaux ouvriers, qu'ils soient réformistes ou révolutionnaires, socialistes ou libertaires, syndicalistes de différentes nuances, on y trouve toujours des points d'accord. On est même étonné de voir que la division persiste avec tant de force.

Les extraits que nous donnons aideront-ils à faire comprendre qu'avec un peu de tolérance et de bonne volonté, nous pourrions peut-être arriver à reconstituer l'unité du prolétariat.

L'action, ouvrir la salut !

De l'« Ouvrier Maçon », de Lyon, cette belle manchette de propagande :

Le Patronat s'organise en trust ! Face à ce danger, la Classe ouvrière a l'impérieux devoir d'envisager la lutte, non pas à coup de motions, résolutions ou ordres du jour, exercices onéreux et stériles, mais par une action positive d'émancipation.

Chiens et hommes.

Des « Gaiers de Paris », organe du Syndicat unitaire :

Les journaux les plus jusqu'aboutistes de l'affreux boucherie ont versé des larmes ces derniers jours parce qu'on faisait souffrir les petits tous, sous prétexte de les soumettre à des expériences scientifiques.

Ces mêmes hommes qui s'indignent à propos de petits chiens, illuminent lorsqu'on leur apprend un massacre inutile d'êtres humains sacrifiés au seul but d'augmenter le communiqué ou de sauver l'honneur d'un général limogéable !

Pantins sinistres ! Pleurez donc les petits soldats que vous avez poussés à la boucherie pour votre propre satisfaction sadique et pour que le pactole des fonds secrets coulait dans votre escarcelle de plus en plus abondamment !

Le fonctionnarisme syndical.

Du « Réveil Communiste Anarchiste » de Genève :

Quelques fonctionnaires font la pluie et le beau temps, la masse doit être disciplinée et soumise. Les bourgeois témoignent plus d'égards aux électeurs que les permanents à leurs cotisants. Pratiquement toute opposition devient impossible, et celui qui ose ne pas être de l'avis des maîtres de l'organisation se fait toujours rabrouer plus ou moins grossièrement par eux, en même temps que houspiller par des assemblées moutonnaires.

Le syndicalisme, comme il est le plus souvent pratiqué, devient ainsi une véritable école de servitude. A remarquer que les « conscients et organisés », à force de s'en rapporter à leurs dirigeants, deviennent des incapables, ne sachant ni raisonner avec leur tête, ni agir de leur propre initiative en aucune circonstance.

L'unité syndicale.

De Jean Cornec, dans l'« Ecole Emancipée » :

Persévérons donc à faire pénétrer dans les esprits la nécessité de l'unité syndicale. Les syndicats de toutes tendances, adhérents à l'une ou l'autre des C. G. T. peuvent et doivent constituer une Fédération unique de syndicalistes de l'Enseignement.

Plus de ces groupements hybrides dont une petite fraction seulement adhère à l'organisation ouvrière.

Groupons d'abord tous ceux qui sont acquis à l'idéal de la C. G. T., qui veulent participer à l'action entreprise par celle-ci.

Constituons ensuite des Cartels avec les autres collègues, chaque fois que la chose est possible, pour des buts bien déterminés.

Ainsi, il n'y aura pas de confusion !

En un mot, montrons d'une façon précise notre idéal syndicaliste. Propagons-le avec persévérance. Portons la bonne parole partout. Et nous réussirons bien, sans abaisser cet idéal, à élever à nos conceptions un grand nombre de collègues.

GRAND MEETING contre le fascisme à Puteaux

DEMAIN SOIR, à 20 h. 30

à la Salle des Fêtes

Orateurs : Lucien VOILIN, député et maire de Puteaux.

Pierre BESNARD, du Comité de Défense Sociale.

CAPOCCI, de la C. G. T.

JOUE, de la F. U. du B.

Carlo BRUNI, du Comité Italien.

LOREAL, de l'Union Anarchiste Française.

Alberto MESCHI, du Comité Italien.

Communiqués syndicaux

Fédération du Bâtiment. — Réunion de la Commission exécutive aujourd'hui, à 20 h. 30 précises, au siège.

Fédération des Jeunesses syndicalistes de la Seine. — Lundi 30 juin, réunion du Comité d'entente. Chaque groupe est prié d'envoyer un délégué. L'ordre du jour étant très chargé, prière d'être présent à 20 h. 30 très précises. Nous avons à envisager la réorganisation de la propagande sur de nouvelles bases.

Jeunesse syndicaliste du 18^e. — Ce soir, 30, rue Hernel, à 20 h. 30, causerie contradictoire par un camarade sur « Pourquoi nous sommes antimilitaristes ». Les camarades sont priés d'amener des sympathisants.

Mercredi 2 juillet, le camarade Gaby nous fera sa causerie sur « Les Anarchistes et la Femme ».

Prière d'en prendre bonne note. Invitation cordiale à tous.

Jeunesse syndicaliste des 11^e et 12^e. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, maisons des Syndicats, 2, rue Saint-Bernard.

Comité intersyndical, secteur de Paris-Rive gauche. — Les délégués des C. I. des 5^e et 6^e, 13^e, 14^e, 15^e sont priés d'être présents à l'ouverture du Comité général, pour prendre toute décision concernant les votes.

Comité intersyndical d'Asnières. — Ce soir, à 20 h. 30, réunion plénière. Le Meeting pour l'Amnistie : Organisation.

Ebénistes. — Conseil syndical jeudi, 26 juin, à 18 h. 30, au siège.

Métaux (Bronze). — Réunion du Conseil ce soir, à 19 heures.

Ordre du jour : Réunion générale du vendredi 27 juin.

Faire toute la propagande pour la réunion de vendredi.

Syndicat unique des P.T.T. — Groupe du Souterrain, réunion à 18 h. 30, salle Bondy, Bourse du Travail.

Minorité syndicaliste des P.T.T. — Réunion des adhérents et sympathisants vendredi 27, à 20 h. 30, salle des Commissions, 4^e étage, Bourse du Travail. Présence indispensable.

Minorité syndicaliste de Chaville. — Le Groupe de la Minorité organise une réunion publique et contradictoire aujourd'hui, à 20 h. 30, salle Patin, 110, Grande-Rue, Chaville.

Il invite tous les camarades travailleurs de la région parisiens de la défense du syndicalisme révolutionnaire contre les partis politiques.

Minorité de Rennes. — Les camarades adhérents et sympathisants sont convoqués à la réunion d'aujourd'hui, qui se tiendra à 20 h. 30, à la Halle aux Toiles.

DANS LE S.U.B.

PERMANENCE PRUD'HOMALE, de 19 heures

à 20 heures, bureau 13, 4^e étage.

Le Bureau rappelle aux adhérents du S.U.B., que nos camarades de la Plomberie-Pose sont entrés dans leur cinquième semaine de grève. Ils doivent donc faire le nécessaire dans les chantiers et ateliers pour soutenir efficacement les grévistes. Leur victoire est la nôtre, ne l'oubliez pas. Les fonds sont reçus à la trésorerie, bureau 30, 4^e étage.

SERRURIERS. — Nous rappelons aux camarades que le Conseil et le Secrétariat sont à renouveler. Les candidatures sont reçues au bureau du S.U.B. L'assemblée aura lieu le dimanche 29 juin, à 9 heures, salle Raymond-Lefebvre, 8, avenue Mathurin-Moreau.

CHARPENTIERS EN FER. — Attention ! Le sieur Cottin, voulant profiter de l'ouverture de la pêche, s'était empressé de préparer ses entrées. Deux jeunes abeilles se sont laissées prendre à l'hameçon ; ce fut toute sa capture. L'ennemi n'était pas suffisant (3 fr. 50 de l'heure). Après le passage de quelques compagnons, les jeunes camarades ignorant que le chantier est à l'interdit ont abandonné le travail.

Ah ! Ah ! monsieur Cottin, si la pêche est ouverte, la « chasse » n'est pas fermée, jusqu'au jour où vous donnerez satisfaction à nos légitimes revendications.

P.S. — La Section, au nom du camarade Condaminas, remercie tous les copains qui ont participé à la collecte qui a rapporté 139 francs.

PAVEURS. — Les ouvriers de la maison Savara, de Bobigny, ont quitté le travail par solidarité. Les camarades appelés à les remplacer feront bien de s'en inspirer et feront connaître au commis responsable que son attitude ne peut s'imposer à des ouvriers conscients.

PEINTRES. — Assemblée générale le jeudi 17 juillet, à 18 heures, salle Bondy, Bourse du Travail.

Renouvellement partiel du Conseil.

Nécrologie. — La Chambre syndicale des Peintres invite ses adhérents à assister nombreux aux obsèques de notre bon camarade Sacco. Nous nous associons à la douleur de sa femme et de ses enfants et leur envoyons toutes nos condoléances. Le convoi partira aujourd'hui, à 9 heures, du 47, rue Jacob.

La Vie de l'Union Anarchiste

Réunion du Conseil d'Administration du "Libertaire"

Ce soir, à 21 heures précises, au lieu habituel. Les camarades rédacteurs devront être présents à cette réunion.

Paris et Banlieue

Groupe anarchiste individualiste du 14^e. — Réunion du Groupe tous les mercredis, à 20 h. 30, 111, rue du Château.

Ce soir, causerie par un camarade. Les copains sont invités à venir nombreux.

Groupe du 15^e. — Réunion ce soir, à 20 h. 30, rue Mademoiselle, 85.

Causerie sur « Centralisme et Fédéralisme ». Point de vue libertaire.

Cette éternelle question a besoin d'être tirée au clair ; aussi nous invitons partisans et adversaires de l'une et l'autre thèse à faire valoir leurs arguments.

PETITE CORRESPONDANCE

Quaron Géroline. — Votre abonnement finira le 30 septembre.

Hausard pense-t-il à sa promesse de me donner de la copie pour le « Flambeau » ? — Guigui.

Tessier peut faire conférence : « L'Anarchisme et ses terrains d'action ».

Le Groupe de Vanves-Malakoff est prié de donner l'endroit où a lieu sa conférence du 27.

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

Le Gérant : René DEVRY

Imprimerie spéciale du Libertaire
10-12, rue Paul-Lelong, Paris

La grève des charpentiers de Lyon

Le mouvement lancé par nos camarades charpentiers de Lyon pour l'obtention du taux horaire de 4 fr. 40 continue avec toute l'ampleur désirable, ralliant la presque unanimité de la corporation. 18 patrons ont déjà signé le contrat, permettant de placer près de 100 camarades sur 230 en lutte. Ceux qui travaillent ont voté un impôt de grève de 5 francs par jour. L'exode des camarades demeurant en lutte a été envisagé, si l'entêtement des patrons réfractaires persiste.

Après nos camarades maçons qui ont obtenu 4 fr. 25 pour les compagnons, 3 fr. 50 pour les aides et 3 francs pour les manœuvres, les charpentiers vaincront. Ensuite ce sera le tour des terrassiers, des tailleurs de pierre, des carreleurs, des monteurs en chauffage, des serruriers. Inutile de dire que dans le contrat signé par la Chambre syndicale patronale de la maçonnerie lyonnaise, sont inclus : 8 heures sans dérogations ni récupérations, les salaires indiqués ci-dessus, reconnaissance des délégués de chantiers, embauche par le syndicat.

Alions les gars de la bâtisse à Paris, prenez de la graine. Le Syndicalisme n'est pas mort à Lyon ni ailleurs, quoi qu'en disent les politiciens !

Le Bureau fédéral.

Aux coiffeurs syndicalistes

Du fait des pratiques communistes au sein du Syndicat, de bons militants ont quitté l'organisation et attendent des jours meilleurs.

Eh bien, camarades, en quittant le Syndicat vous n'avez fait qu'affaiblir l'opposition syndicaliste, et renforcer la majorité communiste.

Il existe une minorité syndicale, aux réunions de laquelle on serait heureux de vous voir.

Comme il n'y a pas de syndicat autonome, tous les syndicalistes doivent rallier la minorité. Chez nous, la question de l'autonomie fut repoussée après discussion.

Camarades, vous ne devez plus rester en dehors, vous devez revenir au Syndicat. Si c'est trop vous demander, aidez au moins la minorité, suivez ses réunions où vous retrouverez d'anciens militants comme vous qui ne perdent pas courage. Venez nous aider en travaillant avec nous.

Venez nous aider à reconquérir le Syndicat, et peut-être alors nous pourrions refaire l'unité chez les coiffeurs.

Nous vous donnons rendez-vous à la prochaine réunion de la minorité.

Ed. LAUNAY.

Réponse à Le Pen

Dans son article du 20 juin, notre camarade Le Pen fait ressortir que les syndicalistes des deux C. G. T. et des groupements autonomes, puisqu'ils sont écœurés de voir le syndicalisme piétiné par les politiciens, devraient s'unir contre eux-ci.

Il serait à souhaiter que l'appel de Le Pen fût entendu des syndicalistes adhérents à la vieille C. G. T. Malheureusement ils se taisent. Pourtant certains d'entre eux sont mieux qualifiés que moi pour parler et pour écrire. Est-ce par négligence ou par dégoût qu'on laisse prélever sur les cotisations syndicales une part destinée à faire vivre un quotidien dit du syndicalisme ? Ce journal ressemble plutôt à un bulletin officiel du Bloc des Gauches. A l'élection, il faisait pour lui la propagande électorale. Les élections finies, il entame le louange des électeurs conscients qui ont aidé à remporter cette fameuse victoire électorale.

Cette victoire ne changera certainement rien dans les chantiers ou dans les usines. Ils sont rares les jours où l'on voit dans le Peuple quelque chose de syndicaliste !

Et il se trouve à la C. G. T. des camarades qui se lamentent tout bas de cet état de choses. Certains m'ont déclaré qu'ils craignaient, en protestant hautement, de faire le jeu des communistes.

Eh bien non, il faudrait que les camarades syndicalistes qui sont restés à la vieille C. G. T. ou qui l'ont réintégré, s'organisent comme le font les minoritaires de la C. G. T. U.

Cela afin d'essayer, et ce sera dur, d'empêcher les politiciens, qu'ils soient rouges ou roses, de démolir nos organisations syndicales.

R. ENGEL,

des Métallurgistes confédérés.

La balade des Réfractaires

La Ligue Internationale des Réfractaires à toutes guerres se proposant d'organiser une grande balade champêtre les 13 et 14 juillet (matinée et soirée) prie tous ses adhérents et sympathisants de ne rien projeter pour ces deux jours, afin de ne pas être obligés de concurrencer involontairement des organisations amies.

D'autre part, la Ligue invite fraternellement tous les ennemis du militarisme à participer à sa balade ; nous ne serons jamais trop à quitter la capitale, quand un gouvernement odieux institue le règne de la soldatesque et des traîneurs de sabres le jour où l'on commémore la prise de la Bastille et la conquête de la liberté.

Tirez le Libertaire qui tiendra au courant.